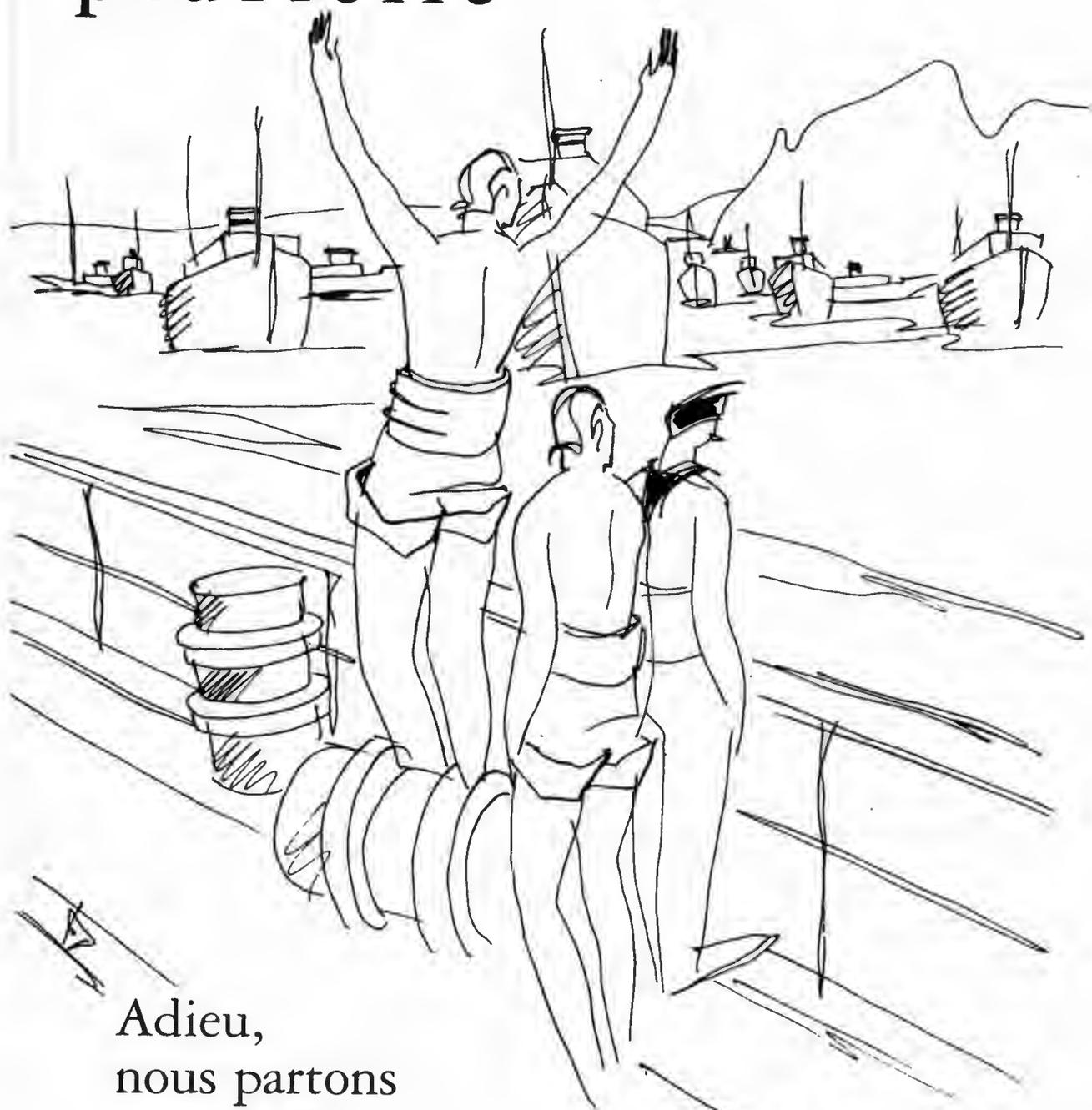


mémoire plurielle



Adieu,
nous partons
pour la France

N° 41 - 42 - septembre - octobre 2004. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

*For
Bruno*

Table des Matières

Espace Historique	3
Guy Pascaud	
Marie-Claire Micouleau	
Repères pour des souvenirs	18
Jacques Augarde	
Richard Turner	
Paul Gaujac	
Paul Rossignol	
Hommes singuliers	36
Jean Monneret	
Léo Palacio	
René Lopez	
Le Passé simple	43
Raymond Muelle	
Edgar Scotti	
Pierre Petit	
Jean-Pierre Sorensen	
Paroles de femmes	59
Monique de Quillacq	
Mireille Adment-Cachau	
Les chemins de mémoire	67
Maurice Crétot	
Guy Caniot	
Pierre Guinard	
jacques Thibaut	
Écrivain Public	82
Philippe Lamarque	
Joseph Peyré	
Le crayon et la plume	89
Jean Brune	

Mémoire d'Afrique du Nord. Hors série - N° 41 - 42

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax: 01 45 42 78 75.

Édite une revue trimestrielle *Mémoire Plurielle* et des *Cahiers d'Afrique du Nord*

Équipe rédactionnelle: Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot, Rémi de Vulpillières.

Trésorier: Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord:

cotisation + abonnement à *Mémoire plurielle*, actif à partir de 19 €,

bienfaiteur: à partir de 28 €, donateur: à partir de 50 €

Le numéro: 5 €, le numéro spécial 7€

Réalisation: Coriat

Impression: Promoprint

Commission paritaire: n° 0106G.78 541 ISSN: 1 284-43 221

© Mémoire d'Afrique du Nord

La parole leur appartient

Les cérémonies officielles sont achevées. On a entendu des discours, on a vu quelques films. On se souviendra, peut-être, que le 15 août 1944 des troupes françaises et leurs alliés, venant d'Afrique du Nord ont débarqué sur les côtes de Provence et, en quelques semaines, ont obligé les Allemands à se replier, permettant à l'armée française une jonction avec les troupes ayant débarqué en Normandie. Les deux armées poursuivant alors avec leurs alliés leur marche victorieuse.

Mais a-t-on pensé que la plupart de ces combattants n'avaient pas vingt ans, que beaucoup ne connaissaient pas la France qu'ils aimaient pourtant, au point d'avoir tout abandonné pour venir la délivrer d'une occupation ennemie? Il est temps de leur donner la parole afin qu'ils racontent, à leur tour, après les historiens, ce qu'ils ont vécu ces jours-là. Quand on leur a demandé leurs témoignages, ils ont eu, souvent, de la peine à parler de ce qu'ils ont vu, vécu, souffert. Soixante ans après, ils ont fait l'effort de se souvenir de ce jour pour lequel ils se préparaient depuis de longues semaines ou même de longs mois.

Étrangement, leur mémoire s'est attachée à des détails, souvent semblables, toujours émouvants. Et surtout, il nous faut aller au-delà du souvenir raconté pudiquement, avec difficulté parfois, comme si l'essentiel restait dans le non-dit.

Il fallait, sans doute, tant qu'il en est encore temps, recueillir ce qu'ils avaient à dire, ce qu'ils ont bien voulu nous dire. Sous les mots d'hommes qui ont, presque tous, plus de quatre-vingts ans, nous avons voulu retrouver la parole de ces jeunes gens, alors qu'ils allaient vers l'inconnu, écouter encore cette leçon qu'ils nous donnent et que nous n'avons garde d'oublier.

Sacrifice, patrie, devoir, que signifient ces grands mots abstraits dont se nourrissent les discours en de pareilles commémorations? Parlons aussi de la tendresse, des larmes pour ceux qui ne sont pas revenus, pensons à ceux qui sont encore là et qui nous racontent leur débarquement, tel qu'ils l'ont vécu.

Donnons-leur un moment de mémoire. Soyons, pour un instant au moins, à leur écoute, en une pensée émue et reconnaissante.

Jeanine de la Hogue

Bibliographie

Jacques Augarde

La longue route des Tabors
France – Empire 1983.

Général Bouvet

« Commandos d'Afrique de Bizerte au Rhin »
in *Revue historique de l'Armée* n° 3 1959.

Paul Gaujac

La Bataille de Provence
Lavauzelle 1984
La Bataille et la Libération de Toulon
Nouvelles Editions Latines 2004.

Georges Hirtz

Weygand, année 1940-1965
chez l'auteur, Luynes 2003.

Philippe Lamarque

Le Débarquement de Provence
Le Cherche Midi, 2004.
Un été en Provence
Editions Les Orangers, 2004.

Général de Lattre de Tassigny

Histoire de la 1^{re} Armée Française
Presses de la Cité 1971.

Philippe Masson

« Le débarquement de Provence »
in *Revue historique des Armées* n° 3 1994.

Jacques de Monsabert

Les Carnets du Général de Monsabert,
Editions Curutchet, Hélette 2001.

Raymond Muelle

La 1^{re} Armée française
Presses de la Cité, 1991.
Le Débarquement de Provence
Editions Trésor du Patrimoine 2004.

Pierre Petit

Jeune de France, devoir et destin,
chez l'auteur 37 550 Saint-Avertin, 1994.

Jacques Robichon

Le Débarquement de Provence
Robert Laffont, 1963.

Maxime Weygand

Rappelé au service
Flammarion 1950.

La première Armée française

Le débarquement de Provence

Guy Pascaud

Né à Lorient en 1919, il s'engage en 1937 à Meknès au 3^e Régiment de Spahis Marocains. Il débarque en Provence avec le 3^e Régiment de Chasseurs d'Afrique, au V^e Escadron de Reconnaissance et participe à toutes les batailles jusqu'en Autriche en 1945. Disparu depuis, c'est sa femme qui nous a autorisés à publier cet excellent article, une étude-ouverture aux textes de témoignages sur le débarquement.

Staline, estimant que l'avance des Alliés en Normandie était trop lente, souhaitait l'ouverture d'un nouveau front à l'Ouest. Dans les Etats Majors occidentaux, plusieurs solutions étaient envisagées : les uns voulaient lancer une opération en Adriatique avec, pour objectif, la Hongrie et l'Autriche, dans le but d'arriver avant les Russes à Budapest et à Vienne. Le sort de l'Europe Centrale eût-il été différent de celui qu'elle connaît aujourd'hui ? Churchill et Montgomery en étaient les plus chauds partisans.

Les autres, avec Eisenhower et le général de Gaulle, étaient partisans d'un débarquement en France. Le Chef du Gouvernement Provisoire de la République Française se demandait quel régime politique surgirait du chaos en France, si notre armée se trouvait hors des frontières du pays et ne pouvait de ce fait,

intégrer les forces de l'intérieur : F.F.I., F.T.P. et A.S. Ces inquiétudes furent, plus tard, surmontées par « l'amalgame », réussi rapidement par le général de Lattre de Tassigny, avec la Première Armée Française.

Ainsi, pendant qu'en Angleterre un formidable dispositif se mettait en place pour l'opération « Overlord » de Normandie, décidée déjà en plein accord par le Haut Etat-Major Allié, malgré l'incertitude, quant au lieu d'un deuxième débarquement, le général de Lattre de Tassigny, commandant en chef désigné de la 1^{re} Armée en formation, se demandait comment trouver les dix divisions nécessaires à l'opération envisagée, ainsi que les moyens de transport correspondant.

Il créait et préparait au combat deux divisions blindées, la 1^{re} et la 5^e, une division d'infanterie, avec d'importants

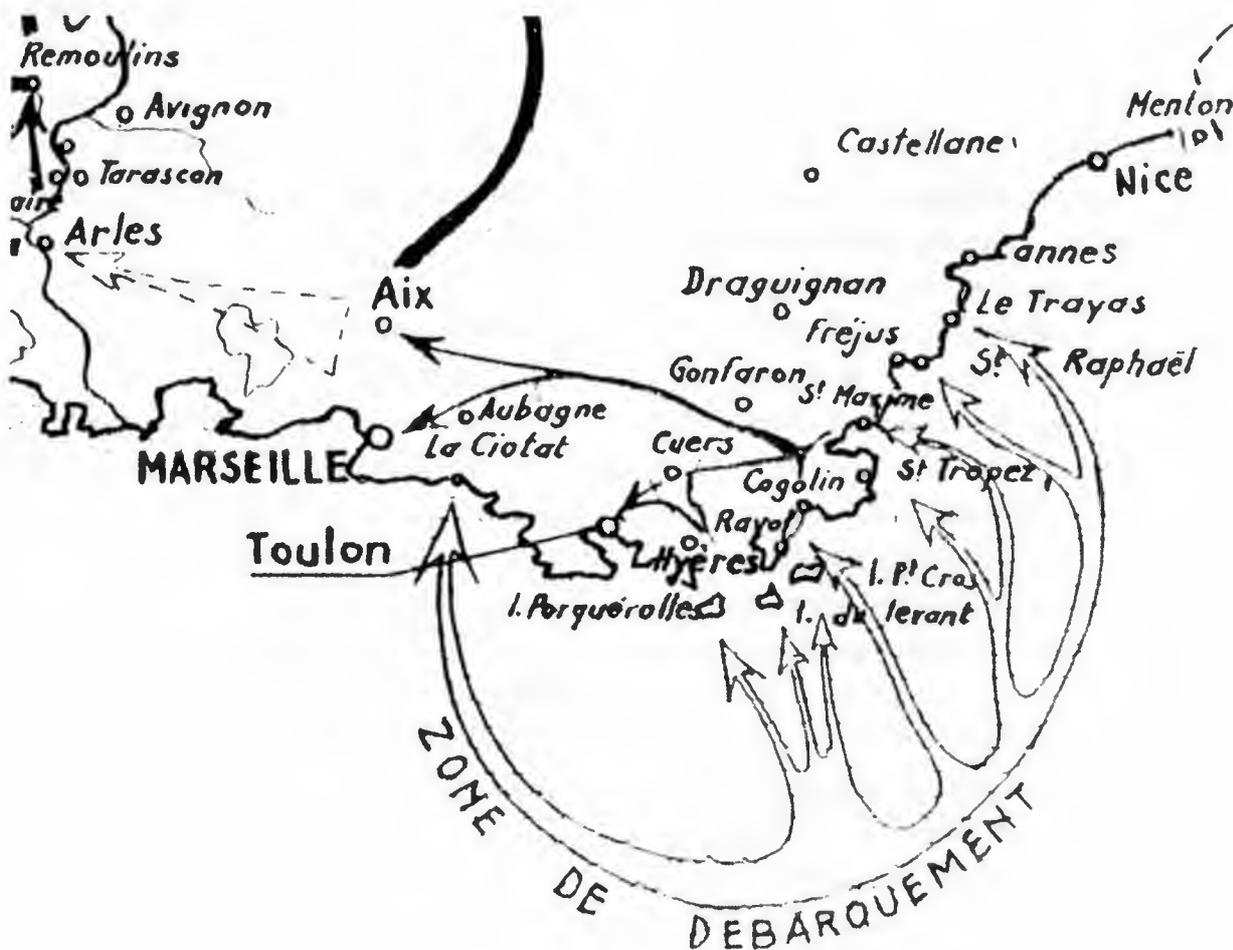
éléments de réserve générale, mobilisant les Français d'Algérie, du Maroc et de Tunisie, suscitant de nombreux volontaires parmi les autochtones, entraînant des troupes de choc formées de volontaires, issus de tous les coins de Métropole et d'A.F.N. que nous retrouverons au cours du débarquement de Provence. Le général de Lattre s'ingénia, avec toute sa foi, sa fermeté, sa dureté parfois, dans ses exigences conformes à son tempérament de grand chef, à donner une âme à cette armée de la reconquête.

Sa persévérance allait être bientôt récompensée, malgré les railleries de ses détracteurs britanniques qui insinuaient que les troupes commandées par les géné-

raux Patch et de Lattre, n'arriveraient pas à Lyon avant trois mois. Et pourtant, nous y fûmes en moins de vingt jours!

De plus, la conquête de Rome et de Sienna par les Alliés le 5 juin 1944, après les terribles et meurtrières batailles livrées par le Corps Expéditionnaire Français en Italie (C.E.F.I.), sur le Garigliano, à Cassino, au Belvédère, libérait quatre divisions françaises dont le général Juin, leur chef, allait transmettre le commandement au général de Lattre. Dès lors les dix divisions, réclamées par les Alliés, allaient être disponibles, soit environ cent cinquante mille hommes, aguerris pour la plupart et entraînés intensivement.

Soixante-cinq mille hommes pouvaient



mandes qui résistent farouchement.

Il faut frapper vite et fort maintenant pour prendre dans la nasse les deux armées allemandes qui occupent la France au nord et au sud et tiennent toujours Paris.

En tête du dispositif, on trouve les unités, parties de Corse le matin même, pour précéder le grand convoi libérateur, parti d'Oran. A l'avant, le contre-amiral Davidson dirige les évolutions de trois transports de troupes U.S., ce sont le *Prince Albert*, la *Princesse Béatrix* et le *Prince David*.

Arrivés à environ quinze milles marins de la côte, un ordre historique est diffusé :

« Le contre-amiral Davidson, les officiers et les équipages de la flotte alliée, saluent le colonel Bouvet et sa troupe qui vont avoir l'honneur de mettre, les premiers, le pied sur le sol de leur Patrie pour la libérer. Que Dieu les garde et les protège ».

En arrière, à quelques milles seulement, se rassemblent des centaines de navires de transport (les *Liberty Ships*) comme le *Tarleton Brown* ou des paquebots tels le *Winchester Castle*, ayant à leur bord les troupes françaises, encadrées à distance par les croiseurs, torpilleurs, cuirassés et porte-avions des marines alliées.

La bataille de Provence commence.

Les commandos d'Afrique du lieute-

nant colonel Bouvet, le *First Special Service Force* (les marines actuels), le groupe naval d'assaut du commandant Seriot, vont s'élancer...

C'est le premier fait d'armes de la bataille de Provence le 14 août 1944, un peu avant minuit, sitôt l'ordre donné par le contre-amiral Davidson.

Propulsé par un moteur électrique silencieux, un petit canot en caoutchouc d'un mètre quatre-vingts de long,

s'est détaché du *Princesse Béatrix* et glisse vers la côte. Deux hommes le montent : le lieutenant de vaisseau Johnson de l'U.S. Navy et le commandant Rigaud, officier de réserve, ancien de 14-18, prisonnier évadé en 1940, ayant rejoint l'Algérie et qui a revendiqué et obtenu l'honneur d'arriver premier au rendez-vous avec la France. Ces deux hommes ont pour mission de reconnaître la plage où doit débarquer le groupe d'assaut.

Le 15 août, à 0h05 (jour J), nos deux héros tirent le hors-bord sur la plage du Rayol, le commandant Rigaud, grisé par une merveilleuse odeur de pin et de lavande, met aussitôt en place le signal lumineux, un feu vert, qu'attendent ses camarades. Sa main caresse doucement les rochers, un peu de sable mouillé et il pleure comme un gosse. A son côté le lieutenant Johnson, qui ne sait pas un mot de français, lui serre le bras et dit



Un macaron de la 596^e unité para US

tout simplement : « My old Fellow ! ». Peu après, dans la nuit chaude, le capitaine Ducourneau et une quarantaine d'hommes intrépides, parviennent à escalader par surprise, les cent mètres d'âpic du Cap Nègre et à neutraliser une batterie ennemie.

Plus loin, au sud de Théoule, un petit détachement, parti en reconnaissance, saute sur des mines... Celui du commandant Marche (trente tués).

L'ennemi ne mesure pas encore l'importance de l'attaque. Avant qu'il ne se ressaisisse, à l'aube, une division aéroportée franco-anglo-américaine forte de cinq cent trente-cinq avions de transport et de quatre cent dix planeurs, largue près de dix mille fantassins, artilleurs et sapeurs, parmi lesquels des Français du bataillon de Choc, dans la région de Draguignan, sur les arrières des forces allemandes.

Il faut maintenant consolider la tête de pont.

C'est l'assaut principal.

Il n'est plus question de surprendre l'Allemand : il faut tenter de le clouer sur place !

Les mille bombardiers qui ont décollé des porte-avions lâchent leurs bombes sur les défenses côtières, cependant que les



Parachutistes américains en route pour la zone de saut, en arrière des points de débarquement

grosses pièces des navires qui manœuvrent à quinze km en mer, tendent sur nos têtes un rideau d'obus de gros calibre : c'est un déluge de bruit, de fer et de feu. Dans quelques minutes nous débarquerons dans le fracas de la canonnade qui nous assourdit. C'est un moment d'émotion intense qui nous étreint. Nous songeons à nos familles restées là-bas, en Afrique, pour les uns, ou à celles que d'autres ont laissées en France et qu'ils espèrent retrouver.

Avec les éléments de Choc de la 45^e division U.S. et la 35^e U.S. qui se répartissent sur nos flancs, nous abordons avec nos barges de débarquement, sur les plages signalées libres, face au dispositif allemand retranché sur les hauteurs. Il y a là les Commandos de Choc qui ont donné naissance, depuis, au fameux 11^e Choc, actuellement : « Service Spécial », les éléments de pointe de la première division blindée (1^{re} DB), le *Combat Command* n° 1. La bataille fait rage maintenant. Certaines plages sont encore minées et il nous faut partir plus à l'est pour finir de débarquer au Dramont. La casse est déjà importante, les pertes sévères. Les 141^e et 142^e R.I.U.S. comptent de nombreux tués et blessés.

L'ensemble de cet assaut principal du 15 août 1944 est encore placé sous la responsabilité du général Truscott qui doit créer la tête de pont avec les éléments de choc français de l'Armée d'Afrique, mais immédiatement après le débarquement, c'est le général de Lattre de Tassigny qui va prendre le commandement avec mission de s'élancer sur Toulon et Marseille.

Cette tête de pont installée solidement, l'ennemi repoussé vers l'intérieur à une dizaine de kilomètres, c'est le débarquement de tous les éléments de l'armée du général de Lattre qui s'effectue à une cadence effrénée dans la nuit du 15 au 16 août et durant toute la journée du 16. Ainsi se retrouvent à terre :

- la 1^{re} Division Française Libre du général Brosset,
- la 3^e division d'infanterie algérienne, du

général Goislard de Montsabert.

- les *Combat Command* n° 1 et 2 de la 1^{re} Division Blindée du général du Vigier. (le 1^{er} *Combat Command* avait débarqué la veille avec le général Sudre),

- la 9^e Division d'Infanterie Coloniale du général Magnan,

- trois groupements de Tabors Marocains du général Guillaume et, encore et toujours, des bataillons de Choc.

Malgré des pertes sérieuses sur la plage de Fréjus, l'opération a parfaitement réussi.

Désormais, le général de Lattre a le commandement de toutes les troupes françaises, le Haut Etat-Major Allié ayant soudain réalisé la puissance et l'ardeur de nos troupes, débarquées en un temps record. Il a les mains libres mais, si la route de Toulon et Marseille est ouverte, le plus dur reste à faire.

La situation est la suivante :

La portion du territoire libéré est délimitée par un demi-cercle partant de Sainte-Maxime et aboutissant à l'est de Toulon. Dans le massif des Maures, « reconnu » par les éléments de la 1^{re} Division Blindée jusqu'à Roquebrune, nos unités rencontrent des unités allemandes qui résistent désespérément.

De Lattre se demande alors s'il doit s'en tenir au « planning » établi par Eisenhower ou s'il faut en accélérer l'application. En clair, puisqu'il en a reçu déjà la mission, doit-il marcher immédiatement sur Toulon avec des unités incomplètes, ou attendre l'arrivée du deuxième échelon au complet. Il choisit l'audace.

Pour bien comprendre le problème, il



ECPAD/france

Un char léger du 5^e RCA va rejoindre une zone de rassemblement à Grimaud

faut savoir que le Haut Commandement Allié, fixait la chute de Toulon au 4 septembre et celle de Marseille au 25 septembre et que soixante-cinq mille hommes devaient être engagés en deux échelons, suivant un plan strictement établi, dans lequel les spécialistes du Pentagone avaient tout prévu sauf... l'imprévisible.

L'imprévisible, bien sûr, c'était la réaction des Allemands, d'une part, et celles d'un général français qui se trouvait toujours à l'étroit à l'intérieur des thèmes imposés, d'autre part.

Il faudra toute la souplesse et la force de persuasion extraordinaire de de Lattre pour arriver à convaincre les généraux Devers et Patch et tout l'Etat-Major allié de lui laisser les mains libres dans ce secteur opérationnel.

Les discussions, commencées à l'aube à Saint-Tropez, ce n'est qu'à la fin de l'après-midi que de Lattre l'emporte.

Il a les mains libres! Il donne ses ordres:

Général Brosset, objectif Toulon.

Général de Montsabert, objectif Marseille.

C'est là un point d'histoire extrêmement important qui va hâter l'issue de la libération de notre pays, car la 1^{re} Armée Française prenant l'initiative, allait surprendre les Allemands, grâce à la manœuvre audacieuse de son chef. Les Américains restaient en effet très prudents à cause de la résistance inattendue, rencontrée dans le débarquement de Normandie et, ne l'oublions pas, Paris

n'est pas encore délivré le 18 août. Ce sont les nouvelles venant du Sud qui décideront les Allemands à la reddition le 25 août, de peur d'être pris dans la nasse.

Les organisations défensives de Toulon, port de guerre, pouvaient être considérées parmi les plus fortes d'Europe et celles de Marseille, plus étendues, formaient un dispositif très complet, à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville.

Les Allemands disposaient, dans les deux villes, de soixante mille combattants d'élite. Or les forces françaises, dans l'immédiat, n'étaient encore que de dix-huit mille à trente-cinq mille hommes, en activant les derniers regroupements d'unités, devant la 244^e Division Allemande, composée, en majeure partie, de vétérans du Front de l'Est avec, à sa tête, le général Schaeffer, redoutable tacticien.

Il fallut d'abord démanteler, une à une, les organisations défensives, installées le long de la côte et, après de durs combats, les Allemands se repliaient sur Toulon.

Nombreux furent nos morts et nos blessés. Le 21 août, à l'ouest de Toulon, les Tirailleurs de Magnan et les Chasseurs du Bataillon de Choc vécurent une journée terrible. Ils se rendirent maîtres de la poudrière, transformée en véritable forteresse, constituée de quatre galeries qui s'enfonçaient sous une falaise, ainsi que du Mont Faron où la 3^e Compagnie dont le chef, le capitaine Lamy fut tué dans l'action, et la 4^e Compagnie se battirent à la grenade, au lance-flammes, au pistolet mitrailleur et enfin au couteau. Pendant



ECPAD/France

Les chars du 2^e Dragon à l'entrée d'un village

ces journées décisives, quelques contacts s'établissent déjà avec les FFI, contacts qui aboutiront plus tard à « l'amalgame » qui hantait tellement le général de Gaulle pour des raisons idéologiques et qui sera réussi par le général de Lattre au cours de notre marche victorieuse.

Toulon est pris après trois jours de combats meurtriers à l'intérieur de la ville où s'illustrent les 1^{re} et 2^e Compagnies des Bataillons de Choc. Le 26 août, des vingt-cinq mille hommes de la Wehrmacht qui formaient la garnison, il ne reste plus que dix-sept mille prisonniers, les autres étant tués ou blessés. L'assaut nous avait coûté deux mille sept cents hommes. Pansant leurs blessures, nos unités se regroupaient pour appuyer

l'assaut décisif déclenché sur Marseille.

Pendant ces journées, les Tabors du général Guillaume (trois groupements de trois mille hommes chacun) manœuvrant comme des loups dans leurs djellabas de laine aux rayures sombres, lançant leurs clameurs effrayantes, montant au combat au cri de *Zid Gouddem* (en avant) contournaient Toulon par les crêtes des Maures, « nettoyant » le terrain où les Allemands s'étaient retranchés après le 16 août. L'ennemi se repliait cependant en bon ordre, avec discipline, mais comment résister à la furie de nos unités nord-africaines encadrées par des chefs « incroyablement manœuvriers » de l'aveu même des officiers allemands faits prisonniers.

Tout est prêt maintenant pour foncer

sur Marseille mais Aubagne reste le verrou à faire sauter. De violents tirs d'artillerie arrêtent les pelotons de reconnaissance blindés qui tombent devant d'importants « blockhaus ». La manœuvre, montée par le groupement du commandant de Létang avec un escadron de chars du 2^e Cuirassiers et un bataillon de Zouaves portés, enlèvera la position dans la soirée. La violence du combat est indescriptible. Alors, sans désespérer, au soleil couchant, un peloton de reconnaissance du *Combat Command* n° 1 est déjà à La Valentine. Un ordre arrive, brutal: Stop!

Que se passait-il? Le général de Lattre, débordé par la vaillance de ses troupes, hésitait à s'engager dans Marseille où, rappelons-le, il y avait toujours soixante mille Allemands, renforcés par les rescapés descendus des Maures, avec une artillerie redoutable, installée dans les îles du Frioul au large de la ville.

A Toulon, la bataille faisait encore rage dans la péninsule de Saint-Mandrier. C'était le 21 au soir. Dix-huit mille Français se trouvaient face à soixante mille Allemands, occupant Marseille et décidés à résister farouchement « le dos à la mer ».

Vu la disproportion des effectifs en présence, on pouvait se demander qui était l'assiégeant, qui était l'assiégé? d'autant que des nouvelles inquiétantes nous parvenaient, la II^{ème} *Panzer Division* (division blindée allemande) se dirigeait vers Aix-en-Provence venant du Sud-Ouest. Nous n'avions à lui opposer à ce moment-

là qu'un régiment de chars moyens (30 tonnes) et un régiment anti-chars. Cela devenait angoissant! Les autres éléments de soutien étaient des blindés légers de reconnaissance devant les puissants chars *Tigre* et *Panther* de 45 tonnes. Mais la crainte s'estompa vite, les éléments du 2^e échelon qui survenaient, allaient renforcer nos positions. L'ordre était de patienter tout en se renseignant afin de saisir la moindre occasion. Cette occasion, de Montsabert la saisira en envoyant trois bataillons du 7^e Régiment de Tirailleurs Algériens, avec le colonel Chapuis dès le 23 août, s'installer au cœur de la ville, jusqu'à la Préfecture alors que les Allemands tenaient solidement le Vieux Port, d'où leurs mitrailleuses lourdes prenaient la Cannebière en enfilade.

Enfin le général Guillaume décidait, dès la reddition des ouvrages extérieurs de Toulon, de rejoindre Marseille avec les derniers éléments de sa division marocaine. Les Allemands, revenus de leur surprise, réagissaient brutalement. Avec le temps, les différents corps de troupe français allaient, de nouveau, se trouver réunis pour le dernier assaut sur la ville. Les batailles de rue faisaient rage cependant que la réduction des derniers ouvrages ceinturant l'agglomération se poursuivait. Les blindés pénétraient partout, entourés des fantassins de la 3^e DIA et en particulier du 7^e RTA. On tirait de partout, *Panzer Grenadiers* et *Bazookas* s'affrontaient. Les FFI guidaient les groupes de combat avec précaution car il y avait aussi



ECPAD/France

À Marseille, le 28 août, après la reddition des Allemands que commandait le général Schaeffer

deux à trois mille miliciens qui tiraient depuis les toits. Les FFI prenaient leur revanche et beaucoup d'entre eux s'engagèrent dans nos rangs au cours de ces journées, remplaçant les morts et les blessés des journées précédentes.

Après une reconnaissance mémorable, en contournant le téléphérique de Notre Dame de la Garde, où s'étaient retranchés des Allemands, le drapeau français domina enfin la ville. Ce fut le coup de grâce pour la garnison allemande dont le commandement était installé au fort Saint-Jean avec le général Schaeffer qui, jusqu'au 28 août refusait de se rendre. Les combats cessèrent. Des deux côtés, les pertes étaient effroyables.

Le général Schaeffer accepta la reddi-

tion sans condition de la 19^e armée allemande qu'il commandait. Ses troupes, au cours de cette semaine du 20 au 28 août 1944, avaient forcé l'admiration de leur vainqueur et, durant leur repli, n'avaient commis aucune exaction sur la population ce qui ne fut, hélas, pas toujours le cas. Le général de Montsabert (« Mon Sabre » comme l'appelaient ses soldats) décida de rendre les honneurs au vaincu. Il lui laissa son pistolet et lui fit présenter les armes par une section de Tirailleurs, en témoignage de sa vaillance. Hommage d'un grand soldat à un autre.

Pour les vaincus, la guerre était finie. Pour nous qui l'avions commencée en 1939, certains dans des conditions tragiques, d'autres qui avaient combattu en

Afrique, en Libye, en Tunisie ou en Italie, elle continuait. Le soir même, le général de Lattre pouvait télégraphier au général de Gaulle à Alger :

« Dans le secteur de l'armée B (1^{re} armée française) aujourd'hui J + 13 (28 août) il ne reste plus un Allemand qui ne soit mort ou captif. »

Le bilan est lourd. Depuis le débarquement, la 1^{re} Armée Française a perdu quatre mille cinq cents hommes, tués ou blessés devant un ennemi trois fois supérieur en nombre, une armée de quatre-vingt-cinq mille hommes remarquablement entraînés.

Les Allemands, pour leur part, ont perdu plus de dix mille tués ou blessés, trente-sept mille ont été capturés. Plusieurs milliers d'autres qui tentaient de fuir vers le nord, seront repris au cours de la poursuite qui s'engage.

L'audace française, à tous les échelons, a coûté cher sans doute mais si le planning minutieux de l'État-Major Allié avait été respecté à la lettre, que serait-il advenu de Marseille au cours des quarante jours de siège prévus ? Les pertes auraient été plus terribles encore et peut-être que des poches de résistance à Marseille et Toulon auraient subsisté comme ce fut le cas, avec le débarquement de Normandie à Lorient ou, dans le sud-ouest, à Royan dont la résistance ne fut réduite qu'en 1945 seulement.

Dans ces conditions, comment de Lattre aurait-il pu tenir rigueur à de Montsabert, Guillaume, Magnan ou du Vigier d'être entrés dans ces deux villes,



Après la prise de Marseille, grâces rendues à la Bonne Mère

sans protection suffisante.

Il est vrai que l'aviation alliée et la nôtre en particulier avec les escadrilles Normandie-Niemen, Lafayette, Corse, Provence, Nice, Dauphine, Navarre s'assuraient la maîtrise du ciel tandis que la 33^e Escadre de reconnaissance à laquelle appartenait Saint-Exupéry, disparu quinze jours avant le débarquement, continuait ses missions. Pour conclure cette phase de l'épopée victorieuse de la 1^{re} Armée, je citerai Winston Churchill s'écriant à la Chambre des Communes le lendemain du débarquement :

« Quelle chose merveilleuse que d'être aujourd'hui Français, avoir vingt ans et son pays à reconquérir ». ■

Sur les traces glorieuses du débarquement de Provence... Des lieux de mémoire trop oubliés.

Marie-Claire Micouleau

Pendant longtemps, la commémoration du débarquement de Provence n'a guère connu de célébration éclatante ; le D-Day de Normandie étant, lui, largement médiatisé, notamment grâce aux films et aux vidéos plus prestigieux les uns que les autres.

Et pourtant, il y a soixante ans, près de deux mois après Omaha, il a fallu deux semaines de combats acharnés sur le midi, pour faire définitivement basculer l'histoire. C'était l'opération « Dragoon » qui jeta sur les côtes de Provence 400000 hommes, 2000 avions et 2000 navires de guerre.

Il est un pèlerinage que tout homme passionné par l'histoire de sa patrie doit faire, c'est celui des différents chemins, jalonnés des témoignages des combats pour la liberté. Des monuments, des stèles, des musées, mais aussi des cimetières, témoignages souvent modestes mais combien poignants !

Dans le secteur de l'Estérel, à La Napoule, bien qu'il n'y ait pas eu de débarquement, une stèle se trouve sur la plage, à la mémoire de l'équipage d'un

B24 Liberator de la *15th US Air Force* abattu le 25 mai 1944. Sur la corniche, entre Théoule et Le Trayas, on découvre une grande croix de Lorraine en aluminium qui commémore le débarquement tragique d'un groupe naval d'assaut de Corse qui perdit presque tous ses hommes sur des mines.

À Anthéor, la plage *Beach Blue*, faisait partie du secteur *Camel* ; trois péniches repartant à vide furent coulées par les tirs allemands vite neutralisés par le cuirassé *Arkansas* et le croiseur *Tuscaloosa*. Au pied du cap Dramont (*Beach Green*), il reste aujourd'hui un témoignage très intéressant, constitué d'un LCPV (péniche) en meilleur état que celui d'Utah Beach. Il faut noter que les LCPV sont devenus des pièces rares et donc de précieux documents. Celui-ci avait été incendié par la *Lutwaffe* au large du cap Dramont le 15 août.

À Fréjus, le musée des Troupes de Marine sert de fil conducteur à l'histoire de la France d'outre-mer ; il est classé depuis 1995 dépôt d'archives du Ministère des Affaires Etrangères,

Mémoire de la France d'outre-mer (le CHETOM).

Le secteur des Maures, bien que très concerné par le débarquement, garde ses témoignages souvent bien cachés, le grand tourisme ne s'intéressant que peu à l'histoire militaire ; la plage de La Nartelle recèle deux monuments : l'un dédié aux hommes du 2^{ème} Régiment de Chasseurs d'Afrique, l'autre est un bunker allemand dont les défenseurs ont fui à la vue de la flotte alliée ; il reste un *Sherman* enfoui sous le sable, dont la tourelle trop proéminente a été démontée. Il s'agit probablement d'un des quatre chars DD perdus sur des mines.

Autre plage du débarquement, celle de Pampelonne dont les habitués de la jet-set actuelle ignorent sans doute qu'elle portait le nom de *Yellow Beach* et que la première vague du *15th Regimental Combat Team* y prit pied le 15 août à 8 heures du matin.

La première vague d'assaut débarque à Cavalaire, grâce à ses 38 LCPV et ses 2 LCT. Elle est composée des hommes du 7th RCT de *Sherman* DD et de M-10 du *601st Tank Destroyer Battalion*. Deux monuments rappellent le débarquement à Cavalaire, l'un en plein centre-ville, l'autre est une table d'orientation accompagnée de panneaux explicatifs. Combats acharnés, combien de morts ?

À Boulouris, face à la mer, reposent désormais 464 soldats français, tués en libérant leur patrie : des lieux sobres, poignants, une pierre gravée, au centre de la nécropole : *Généreuse Provence, nous te les*

confions. En août 1944, ils sont tombés sur ton sol pour la liberté. Veille à jamais sur eux.

Au Rayol-Canadel, un endroit plus modeste mais tout aussi symbolique : les neuf tombes de militaires de l'Armée d'Afrique tués eux aussi en août 1944.

A Signes, haut lieu de la résistance, on découvrit le charnier des corps de 38 personnes massacrées le 18 juillet et le 12 août 1944, un cimetière particulièrement émouvant abrite les patriotes qui ont donné leur vie pour la liberté.

À Saint-Mandrier, une immense nécropole franco-italienne avec ses 1863 morts français.

À Draguignan, sur quatre hectares de pelouse, le cimetière américain, 863 croix blanches et, sur le mur des disparus, 294 noms. Parachutistes, fantassins, aviateurs, reposent côte à côte, dans une terre qui n'est pas la leur, mais que, par le sacrifice suprême, ils ont contribué à libérer.

À ce propos, voici le témoignage du docteur Antonin Germain qui a maintenant quatre-vingt-douze ans :

« J'avais créé une clinique clandestine près de la gare du chemin de fer de Provence, où étaient recueillis tous les maquisards blessés. En ce soir du 15 août, les Allemands s'étaient retranchés dans l'enceinte de la ville. Les alentours de l'hôpital étaient sous le feu. Le lendemain matin, vers 11 heures, j'ai entrepris d'aller enterrer deux soldats américains, morts au cours de la nuit. Au cimetière municipal, j'essayai un refus sous prétexte qu'ils étaient étrangers. C'est alors que j'entrepris de les enterrer moi-même

dans un terrain vague à proximité. Là, sans autorisation, j'étais loin de me douter que je donnais naissance au cimetière américain ! Je me souviens aussi que le commandant des forces armées américaines, le général Patch a insisté pour que le général allemand Neuling se rende aux forces françaises : un symbole afin de rendre hommage à la ténacité et au courage des combattants dracénois. »

Au cap Nègre, une stèle sur le bord de la route rappelle la scène du débarquement du Commando français Roméo.

À Hyères, un obélisque est élevé à la gloire de cinq soldats du groupe de Commandos d'Afrique, tombés au carrefour Saint-Nicolas.

Sur la route de Pierrefeu, un monument à la 1^{ère} DFL donne la composition, les insignes de toutes les unités, ainsi que les portraits des commandants de la division.

À Solliès-ville, clé du verrou allemand sur le Gapeau, la libération du village, maison par maison, a coûté la vie de plusieurs tirailleurs sénégalais maintenant enterrés devant l'église, alors que le colonel Salan, qui dirigeait l'assaut, se retrouve à l'honneur au milieu de ses hommes, grâce à la rue principale qui porte son nom.

En tout, quelque cinq cents stèles, plaques commémoratives, monuments,



Le mémorial du débarquement situé au Mont Faron

témoignent dans le Var, de la volonté de tous de ne pas oublier...

Enfin, le Mémorial du Mont Faron qui surplombe magnifiquement la rade de Toulon propose à ses visiteurs d'impressionnantes expositions de maquettes, d'armes, d'uniformes, des projections de films, un diorama animé. Pour l'édification des jeunes visiteurs et pour le souvenir. Mis en lumière... soixante-ans après, enfin !

Un hommage, également, rendu au fair-play des Américains. Il faut reconnaître qu'ils ont été de la première vague du débarquement et essuyé des tirs très meurtriers tout au long de ces opérations de Provence, à l'intar de celles de Normandie.

Puisse le Souvenir rassembler avec la même émotion, tous ceux qui, Africains, Africains du Nord, Français d'Afrique du Nord et de métropole, Américains, Britanniques et Canadiens, ont donné leur vie pour la Liberté. ■

Des goumiers en Provence

Jacques Augarde

Officier au 1^{er} Groupe de Tabors marocains du Corps expéditionnaire français en Italie et de la 1^{re} Armée française lors du débarquement en Provence en 1944, Jacques Augarde a été ministre, sénateur et maire de Bougie. Il connaît bien les troupes d'élite et leur a consacré un ouvrage, *La Longue route des Tabors*.

Le 4^e Groupe de Tabors marocains était arrivé en Italie dès le 1^{er} décembre 1943 et s'était particulièrement bien battu. Considérablement éprouvés, les goumiers regagnent leurs montagnes. Les 1^{er} et 3^e groupes de Tabors marocains rejoignent alors, en Corse, à partir du 23 juillet 1944, le 2^e GTM. Et l'attente commence pour tous ces goumiers, revêtus de leurs djellabas de laine brune, et pour tous leurs jeunes officiers impatients. Le général Guillaume rend visite aux hommes, leur expliquant en arabe et en berbère, dont il connaît tous les dialectes, qu'ils doivent bien se comporter en France, invitation particulièrement bien comprise par un ancien : « En France, mon général, nous serons chez nous ! »

Une tâche plus délicate, c'est celle du chef des supplétifs. Il lui faut persuader le Service du *Transport Quarter Master* de faire preuve d'une grande compréhension, conforme à la « bonhomie » des montagnards de l'Atlas. Leur comportement a parfois de quoi surprendre. Mais ce qui est plus grave, c'est le débat entre le général américain Rastay, commandant de la base, chargé de la mise en route des unités et

son collègue. Il est en effet assez difficile de contester le dépassement singulier des effectifs marocains, portés sur les documents et, en tout premier lieu, de leurs mulets.

Le Yankee alerta le Français sur le danger représenté, en cas de grosse mer, par une importante surcharge. Ce qui lui a valu cette réponse : « Nous les jetterons par-dessus bord et ils nous suivront à la nage ! ». L'un va fermer les yeux et l'autre se débrouiller avec le tonnage et précise : « Nous ne serons jamais assez nombreux pour venir à bout de l'ennemi et mes hommes préfèrent s'entasser plutôt que de manquer la fête ».

La fête a déjà commencé avec la distribution de rations sanitaires assez étranges pour les Berbères dont les besoins sont bien éloignés de ceux des GI.

Le papier hygiénique sert à faire des serpentins roses, agités par quelques coureurs le long des rassemblements de groupe, revêtus de leur *djellaba* « couleur muraille », déjà populaire en Italie. La pâte dentifrice, la crème à raser permettent aux plus dégourdis de barbouiller des visages imberbes de *boujadis* ou ceux de



ECPAD/France

Le lieutenant-colonel de Latour, à la tête de ses gommiers, à Marseille, le 29 août

chibanis pacifiques et souriants. Ne parlons pas d'une indiscipline naturelle qui les conduit, par exemple, à ouvrir les vannes des pompes et l'un d'eux trouve même le moyen de faire fonctionner l'extincteur à mousse, provoquant l'hilarité des uns et le mécontentement des autres. L'équipage, amusé au début, finit par donner des signes d'impatience surtout lorsque la nuit, les gommiers n'arrêtent pas de faire un « boucan » insupportable en chantant, dansant, battant des mains, empêchant tout le monde de dormir.

Le 17 août, enfin, les unités sont fractionnées par bateau et gagnent les « alliés » américains, britanniques, français tous pressés de débarquer. L'atmosphère est à l'optimisme car on apprend la pleine réussite des premières opérations franco-américaines, dévelop-

pées à partir de la nuit du 14 au 15 août.

Le jour s'est levé et, peu à peu, on aperçoit les côtes de Provence. Beaucoup se sont portés à l'avant, officiers et gommiers, les yeux rivés à ces promontoires émergeant de la brume... la France qu'ils ne connaissent pas mais qu'ils imaginent. Et ils sont là, avec nous, près de nous, presque souriants avec, sur le visage, quelque chose d'inimaginable, de fier, de fervent, d'un rêve appartenant au soldat, au conquérant, au libérateur. Parmi eux trop, hélas, vont mourir comme le jeune moqqadem Mimmoun ou Kaci, l'exemple incomparable d'un engagement tenu jusqu'au sacrifice.

La double porte s'est ouverte et le LST glisse enfin sur le sable de la plage de La Nartelle. Derrière le commandant, les hommes descendent les uns après les

autres, les Français se baissent pour prendre une poignée de ce sable qu'ils portent à leurs lèvres, sous les yeux visiblement sympathiques de leurs compagnons plus que jamais fraternels.

Les Allemands s'étaient repliés en vue de compléter la défense des ports de Toulon et de Marseille. Les goumiers se lancent à leur poursuite après avoir reçu à l'hôtellerie de la Sainte-Baume un accueil inoubliable des Dominicains, des religieuses et des réfugiés. Le PC du général de Montsabert est rejoint et l'affrontement avec les Allemands est d'une âpreté rare, jusqu'à la libération des deux ports. Dans l'armée de de Lattre, les tirailleurs nord-africains et coloniaux, légionnaires, cavaliers, goumiers, artilleurs et sapeurs rivalisent de courage. Les noms des généraux de Larminat, de Montsabert, du Vigier, Sudre, Guillaume, entre autres, s'inscrivent dans les annales de nos armées.

Le général de Lattre peut envoyer le 28 août à 13 heures le fameux câble: « Dans le secteur de l'Armée B, aujourd'hui jour J + 13, il ne reste plus un Allemand qui ne soit mort ou captif ». Et l'armée de débarquement peut continuer vers le Nord son œuvre de libération dans laquelle vont, parmi tant d'autres, se couvrir de gloire les goumiers des montagnes berbères.

Un beau geste, survenu à la fin du siège



Mémorial du 1^{er} GTM

Un moqqadem du 1^{er} groupe de Tabors marocains et son fanion

de Marseille, retient l'opinion internationale et un écrivain suisse, Claude Bonard, publiera plus tard à Genève un ouvrage, préfacé par le général Boyer de Latour, intitulé *Marseille bataille des Seigneurs*. Il le présentera en ces termes: « Dans un geste chevaleresque qu'il convient de signaler et qui m'a, en partie, inspiré le titre de

cette étude, le colonel Leblanc envoie une ambulance dans les lignes allemandes et ce sont trente-cinq soldats, grièvement blessés, qui seront ainsi successivement ramenés, pour être soignés par des médecins français, un exemple de solidarité humaine au plus fort d'une bataille cruelle ».

Dans l'après-midi du même jour, alors que l'on se fusille à faible distance, un petit soldat tout blond s'élance vers nos lignes, sans arme, son casque à la main, accompagné de rafales ennemies. Il crie de toutes ses forces: « Ne tirez pas, je suis Alsacien! ». Quelques instants plus tard, monté sur un char, encore dans sa tenue felgrau, toujours nu-tête, il le guide vers les nids de mitrailleuses dont il connaît bien les emplacements. Dans l'histoire des goums marocains on peut lire à son sujet: « Marcel Scheidecker, Alsacien, né le 25 août 1925 enrôlé « malgré lui » dans l'armée allemande quitte volontairement son unité pour se rallier à l'Armée française. S'engage aux goums et trouvera une mort glorieuse en Alsace trois mois plus tard le 5 décembre 1944 ». ■

Un si long chemin

Richard Turner

Né à Alger, en décembre 1921, (troisième génération sur le sol algérien), je m'engage pour la durée de la guerre, en août 1939, dans les Spahis, où je sers jusqu'à la démobilisation, après l'armistice, en juillet 1940.

En août 1942, je me retrouve en Côte d'Ivoire, comme chef de plantation (200 ha de caféiers), avec cent cinquante manœuvres à diriger.

Après le débarquement en Afrique du Nord, je suis rappelé sous les drapeaux américano-anglais en janvier 1943 avec quelques jeunes hommes présents en AOF.

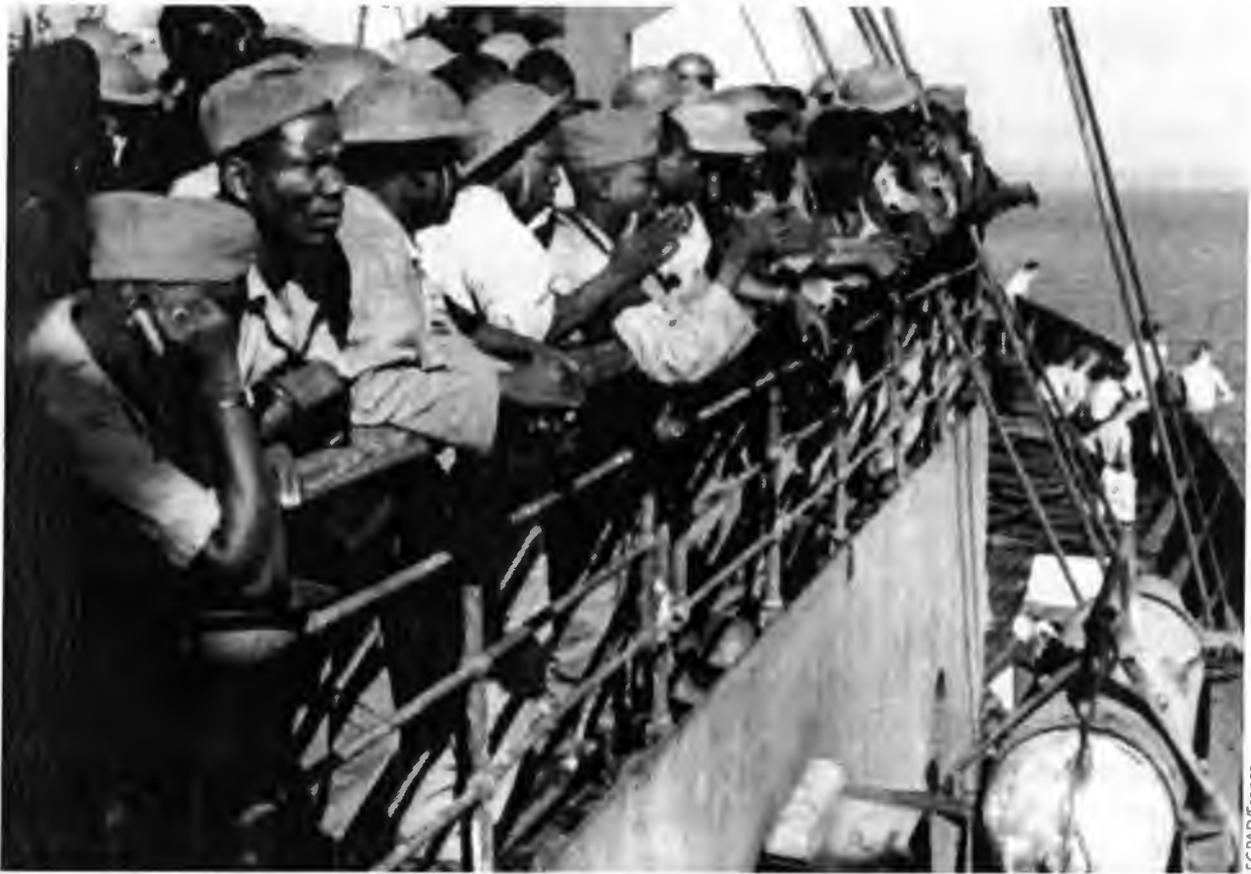
Pas de cavalerie en Afrique, aussi suis-je intégré dans un régiment de tirailleurs sénégalais, encadrés surtout d'officiers et de sous-officiers d'active. De là va commencer un long chemin avec, comme l'étoile du berger devant nous, l'espoir d'arriver en France et de rejoindre nos amis, partis d'Algérie pour libérer la terre française.

Nous devons rejoindre Dakar en train jusqu'à Bobo-Dioulasso et de là, à pied, jusqu'à Bamako, via Sicasso. Nous avons parcouru 800 kilomètres de piste en encadrant les quelques trois cents tirailleurs sous nos ordres. Sans uniformes ni armement, nous ressemblions plus à un troupeau en transhumance. Par étapes de trente kilomètres, nous mîmes un mois à rejoindre Bamako. Là, nous reprîmes le train pour Dakar.

Casernés à Rufisque, dans la banlieue sud de Dakar, nous attendions un éventuel embarquement, des mois à ne rien faire, toujours en civil, sans autre ravitaillement que la boîte de « singe » ou la boîte de sardines. Cette mobilisation semblait ne pas avoir été organisée pour les jeunes Français. Il nous fallait nous débrouiller. Les soirs nous nous retrouvions au bord de la plage, dans un petit caboulot, où la patronne, de mèche avec un langoustier breton, bloqué là, les cales pleines, nous servait une assiette devenue quotidienne « langouste-salade ». A toute chose, malheur est bon ! Mais, au bout de quelque temps, nous nous retrouvions à l'hôpital, pour dysenterie amibienne sérieuse.

Le 22 octobre 1943, nous quittons Dakar pour Casablanca, embarqués sur des cargos transformés en transport de troupes. Nos tirailleurs étaient affolés par l'immensité de l'océan. Arrivés au Maroc, le 26 octobre, nous stationnions à Petitjean, Mechra-Bel-Ksiri, grand centre de marché, à l'est de Rabat.

Nous y touchions enfin un uniforme et l'armement, non français, mais américain. Nous passions alors tout l'hiver cantonnés



Les troupes sénégalaises du 6^e RTS, sur le point de débarquer, regardent les côtes françaises

sous la tente, en manœuvres. J'avais pris la tête du groupe de mortier de la Compagnie, comme sergent. Mon régiment était destiné à être éclaté pour combler les pertes subies au cours des différents combats de Tunisie, Corse et Italie. Nous embarquions enfin, le 2 mai, à Oran pour l'Italie.

Nous pensions être amenés à rejoindre les régiments d'AFN ou les troupes de la France libre, arrivées d'Afrique de l'Est par la Cyrénaïque, après les durs combats de Toubrouk et Bir-Hakeim.

Mon unité fut amenée à reconstituer la deuxième compagnie du 4^e Bataillon de Marche de la première Division française libre, qui avait subi de très lourdes pertes pour passer le Garigliano. Dès ce

moment, nous nous sommes trouvés en première ligne, Ponte Corvo, Tivoli, Viterbo, Monte Fiascone, Bolsena, Radicofani, du 25 mai au 20 juin 1944. Nous avons parcouru tout ce long trajet à bride abattue pour ne pas quitter les arrières allemands qui se repliaient.

Fin juin, nous nous trouvions au repos, ramenés au bas de la botte italienne aux environs de Tarente. Le bruit courait d'un très prochain débarquement, mais où ? Le débarquement de Normandie venait d'avoir lieu, avec de lourdes pertes. Nous étions peu informés. L'avance des troupes était très retardée par une forte défense allemande.

La deuxième DB, notre alter ego dans la France libre, avait débarqué et avan-

çait à petites étapes sur Paris. Un matin de fin juillet-début août, nous faisons mouvement et embarquons à Tarente sur un des nombreux cargos anglais. Une véritable armada! A peine embarqués, nous allions mouiller au large, attendant le jour J.

Nos Sénégalais n'étaient pas très heureux, ils n'avaient pour ainsi dire jamais vu la mer. Peu aguerris à l'élément aquatique, la perspective d'un débarquement avec notre matériel très lourd, porté à dos d'hommes, ne les enthousiasmait pas du tout.

Il faut dire que l'on emploie à tort le mot de Sénégalais pour ces troupes coloniales, principalement constituées d'ethnies des régions sahéliennes et forestières, mais non des côtes du Sénégal.

Après dix jours à louvoyer en pleine mer, on nous annonçait, un matin, que le débarquement devait avoir lieu sur les côtes de Provence. Mais nous ne voyions toujours rien à l'horizon. Dans la nuit du 15 au 16 août, des barges de débarquement venaient se mettre à couple des différents cargos et par des filets de cordes, nous y descendions. Quand toute notre Compagnie fut embarquée, nous partîmes en direction des côtes qui commençaient à se dessiner dans la brume matinale et surtout artificielle.

Dès que la barge toucherait le fond de l'eau, le mot d'ordre était de se jeter à l'eau, par le hayon ouvert. Nous devions avoir largement pied. Hélas, la barge avait touché un haut fond. Une fois à l'eau nous en avions jusqu'au menton. Pour moi, pas

de problème avec mon mètre quatre-vingt, mais nos Sénégalais étaient loin d'être grands. Il fallut les décharger de ce matériel de mortier trop lourd et les aider à surnager par delà ce mauvais passage. La plage était encore loin: quatre-vingt mètres à parcourir sur la pointe des pieds pour avoir le nez hors de l'eau.

Les abords de la plage avaient été nettoyés la veille par les troupes spécialisées américaines et françaises (commandos d'Afrique) et des Canadiens parachutés à l'intérieur des terres. Nous n'avons donc pas eu à déplorer de pertes pendant ce débarquement.



**Débarquement des tirailleurs depuis le LCT
descente difficile le long du bastingage**

A peine reformés sur la plage de Cavalaire, nous partions en direction de La Croix-Valmer, Cogolin, au travers de la montagne, par chênes et maquis, pour rattraper la route de Cogolin. Pierrefeu, via Collobrière.

Nous arrivions de nuit sur le terrain d'aviation militaire de Cuers, où nous n'étions pas attendus.

Au petit matin nous faisons mouvement vers Hyères, où les accrochages furent rudes, pour l'ensemble de la Division. Nous approchions peu à peu de Toulon, mais la défense était bien organisée et nous piétinions.

Le 22 août nous entrions dans La Garde.

Le 23 au matin, notre Compagnie était chargée de prendre le massif de Thouar, petit relief entre La Garde et La Valette, plein de postes avancés allemands, dominé par le château d'eau transformé en blockhaus, qui barrait la route d'accès à Toulon. Nous arrivâmes assez rapidement sur notre objectif, malgré une forte défense. La position, prise bien plus vite que ne l'avait pronostiqué l'état-major, nous l'en informions aussitôt. Nous encaissions alors un bombardement très nourri, et subissions de lourdes pertes, tant parmi nos hommes, surpris, que parmi nos prisonniers. Cet assaut d'artillerie était tiré des croiseurs américains qui n'avaient pas encore reçu l'information de l'état-major, sur cette position du Petit-Thouar, déjà gagnée. La guerre sur les cartes autour d'une table, n'est pas celle du terrain. De ce sommet, nous pou-

vions suivre la progression du commando d'Afrique, composé d'alpinistes, dont mes bons copains du Club Alpin d'Alger, qui grimpaient en direction du fort du Coudon, pour en faire sauter les batteries qui nous pilonnaient.

Puis tout se passa très vite, nous sommes entrés dans La Valette, en direction du centre de Toulon. La population était aux portes des villas, qui nous offrait à boire des pastis-maison de temps de guerre, et nous avons toutes les peines du monde à refuser leur offre pour nos troupes africaines qui n'avaient pas l'habitude de l'alcool.

Dans la soirée, Toulon était libre.

Après un jour d'arrêt à Toulon, nous embarquions sur des GMC et filions sur Avignon. Nous devions remonter la vallée du Rhône par la rive droite, au pied des contreforts du Massif Central. Il n'y avait plus de pont sur le Rhône et c'est en camions amphibies que nous l'avons traversé. Déportés par un courant très fort, nous accostions la rive droite du fleuve à plusieurs centaines de mètre en aval du point visé. A peine regroupée sur la route, notre compagnie marcha sur Alès. Nous y trouvions l'horreur. Dans cette région de mines, le maquis célébrait l'heure de la libération en massacrant directeurs et cadres des exploitations minières, sans faire grâce ni aux femmes ni aux filles de la famille. Ce jour-là, j'ai su avec grande honte la bestialité dont, plus que tout autre, sont capables ceux qui se cachent derrière de grands idéaux.

Nous poursuivions notre route le long



Le 15 août, des hommes très chargés de leur barda et leur fusil avançaient avec difficulté

du Rhône, partie à pieds, partie en camions, selon les disponibilités des Services de transports de la Division: Vienne, Lyon, Autun, Pommard, Beaune. Le 2 octobre à Nod sur Seine, nous opérions la jonction de la 1^o DFL avec la 2^o DB, et montions vers le Ballon d'Alsace. Là nous retrouvions les défenses allemandes bien implantées. L'affrontement s'annonçait sans merci. Plusieurs mois de durs combats seront nécessaires, rendus d'autant plus douloureux dès octobre, par un hiver précoce et rigoureux. Il fallut relever nos Sénégalais qui mouraient de froid, gelés au fond des trous d'obus. Le 13 octobre le maquis de Chambarand, qui s'était glorieusement illustré et aguerri dans le Vercors, prit la relève. Nous restions malgré tout sur le terrain pour les encadrer, par ce rude hiver, devant Belfort, puis dans les combats du col

de la Chevestraye, Planchers-les-Mines, Auxelles-Haut, et autres.

A Noël, je fus, moi aussi, évacué comme mes Sénégalais. J'avais été rattrapé par ces vieilles amibes qui, elles, non plus, n'aimaient pas le froid. Afrique oblige!

Direction le Val de Grâce. Mais ces pauvres amibes ne criaient toujours pas grâce, malgré un régime un peu amélioré. Il fallait de la chaleur, il fallait l'Afrique.

Réexpédition sanitaire! Le 15 mars, je me retrouvai à Alger, à l'hôpital Maillot. C'était le printemps 1945. Deux mois de remise à flot pour noyer ces foutues amibes et reprendre quelques kilos, et j'étais à nouveau prêt à repartir pour rejoindre mon unité, quand la capitulation allemande mit fin à cette guerre meurtrière.

Il nous en reste l'honneur et le souvenir. ■

Le fort d'Artigues se rend

Paul Gaujac

Sorti de Saint-Cyr en 1956, engagé dans les opérations en Algérie, passionné d'histoire militaire, il a vécu à Toulon et, dans ses ouvrages, il a rendu hommage à ceux qui se sont battus pour libérer la France.

Au nord de Toulon, la neutralisation systématique du fort d'Artigues par l'artillerie est entreprise dès le matin du 25 août. A 8 h 50, deux batteries du II/R.A.C.A.O.F. règlent depuis l'observatoire de Sainte-Catherine, puis les dix tubes de 105 du III/R.A.C.M. font de même à 10 heures, aux ordres du capitaine Guaydier de la 7^e batterie.

Les pelotons de pièce de la 2^e section s'impatientent. A 11 heures, c'est enfin leur tour. Le tir à vue directe, réglé par le sous-lieutenant Daniel, est particulièrement efficace : les parois du fort sont percées, les Allemands aux créneaux se replient un à un, à l'abri de l'ouvrage.

Une première concentration de deux cents coups de 105 à 11 h 30, est suivie, dix minutes plus tard, par une deuxième de cent cinquante obus exécutée par les 4^e et 6^e batteries du R.A.C.A.O.F. Puis, de midi à 17 heures, l'ouvrage est harcelé à raison de vingt coups par heure.

A 15 heures, la 1^{re} section de 105 de la 7^e batterie, conduite par le lieutenant

Genthon, rejoint Sainte-Catherine. Les deux obusiers sont aussitôt hissés sur les parapets, aménagés à grands coups de pelles et de pioches par tout le personnel disponible, tirailleurs, F.F.I., munitionnaires, conducteurs, rassemblé aux ordres du maréchal des logis Orsini, artificier de la batterie.

Les plans détaillés du fort d'Artigues ont, entre-temps, été découverts dans l'ouvrage occupé par les Bigors. Le chef d'escadron Bourgoïn, adjoint du groupe et ingénieur des Ponts et Chaussées dans le civil, les étudie afin de déterminer les points faibles de la forteresse. Il convoque ensuite les deux observateurs et leur donne les éléments de tir de chaque pièce : objectif, dosage obus de rupture et explosifs, fusées instantanées ou à retard... Le brigadier Abela recopie rapidement les croquis établis, afin que chaque pointeur dispose d'un exemplaire.

A 16 heures, les quatre 105 HM2 sont prêts. Un obusier commence à balayer les superstructures, deux autres élargissent



ECPAD/France

Ces très jeunes soldats allemands viennent de se rendre

les brèches ouvertes le matin et le dernier prend en enfilade le fossé de contre-escarpe, profond d'une douzaine de mètres et donnant accès aux casemates du fort. Pour la première fois, chefs de pièces et servants peuvent apercevoir les explosions sur l'objectif, sept cents mètres au-delà. Ces tirs à vue directe alternent avec une série de concentrations, effectuées aux environs de 17 h 30. Le fort, écrasé sous les obus, ne réagit plus. Le capitaine Pate, commandant la compagnie de transmissions, se présente alors au colonel Salan qui vient d'arriver à Sainte-Catherine. Venu à Toulon pour surveiller l'installation du centre de transmissions division-

naire et le montage des lignes téléphoniques, il s'est rendu en début d'après-midi dans le quartier de la Loubière où se trouve sa propre maison. Des parents l'entretiennent des dégâts causés par l'occupant, en ville et à Saint-Jean-du-Var, et lui montrent une tranchée dans laquelle les Allemands auraient enterré un câble téléphonique reliant Sainte-Catherine à Artigues, distant de quelques centaines de mètres seulement. Le capitaine Pate reconnaît l'emplacement et retourne au bivouac chercher le matériel, nécessaire à une interception.

Le colonel, à qui il propose à 18 heures de prendre contact avec le commandant

du fort, accepte de rédiger un message : « Je suis décidé à user de tous les moyens pour vous réduire. Je vous donne jusqu'à 19 heures pour vous rendre. Passé cette heure, mes Sénégalais recevront l'ordre d'attaquer. Si vous vous rendez, hissez le drapeau blanc. »

Pate retourne à la tranchée. L'adjudant-chef Marx et le sergent-chef Compagnon entreprennent de dégager le câble. Celui-ci est bien là, enfoui dans la terre à 60 cm de profondeur et coupé au ras d'une boîte de jonction.

Le capitaine choisit au hasard une des quatorze paires de fils, branche un téléphone de campagne EE 8 et tourne la manivelle. Une voix surprise répond immédiatement : « Wer ist denn da ? »

Il explique alors qu'il parle au nom du colonel commandant les troupes d'attaque et qu'il voudrait entrer en communication avec le commandant du fort. On le prie d'attendre, puis la même voix demande qui il est et comment il a pu entrer sur le réseau téléphonique. Le capitaine refusant de répondre, la voix change : le major Fleischhut se présente et poursuit la conversation en allemand.

Il est très soucieux de vérifier la qualité de son interlocuteur ainsi que l'absence de « terroristes » parmi les unités d'assaut. Ayant obtenu l'assurance que ses hommes seront bien traités en prisonniers de guerre et ses blessés soignés dans des formations sanitaires de l'armée régulière, le major demande qu'une rencontre soit organisée aux avant-postes.

« Au cas où le colonel commandant les

troupes serait d'accord, je vous propose qu'à 19h30 vous envoyiez un parlementaire ayant pleins pouvoirs, à 200 m au sud du fort sur la route circulaire. Qu'il vienne porteur d'un drapeau blanc, il rencontrera un homologue allemand ».

Le capitaine des transmissions revient auprès du colonel Salan qui lui dicte un second message : « J'ai donné l'ordre de cesser le feu à 18h45. Vous serez traités en prisonniers de guerre et aucune exaction ne sera commise contre vous. Vos blessés seront relevés et soignés. » Comme le temps presse, Pate retourne au téléphone, confirme l'heure à sa montre : 19 heures et donne rendez-vous au parlementaire allemand à 19h15.

Guidé par un habitant du quartier, il se rend ensuite en jeep vers le fort où il est bientôt rejoint par Gracieux et Gauvin. Un officier, porteur d'un drapeau blanc, apparaît et les prie de le suivre dans la forteresse.

La cour intérieure est encombrée de carcasses de véhicules et, dans la galerie, les hommes s'entassent à l'abri des murailles. Après une brève présentation au P.C., le major Fleischhut demande à la quarantaine d'Allemands occupant les lieux, de sortir, à l'exception de quatre ou cinq officiers, dont un lieutenant de réserve, blessé à la tête et parlant bien le français. L'Oberstleutnant Grundmann, hier intransigeant, est beaucoup plus courtois aujourd'hui. Il cède sa table et fait apporter bière et cigares sur un plateau. Ses grenadiers du régiment 918 se sont bien battus, mais ils sont las de lut-

ter contre un ennemi disposant d'une aussi écrasante supériorité. Et pour le Flakfuehrer et lui-même qui en ont la responsabilité, c'est la fin d'un cauchemar.

Un accord est donc rapidement conclu. La garnison sortira demain à 8 heures, colonne par trois, après avoir déposé ses armes dans la cour du fort. Les honneurs lui seront rendus et les deux officiers supérieurs



14-15 août 1944, les commandos d'Afrique s'emparent des pièces lourdes sous casemate.

remettront, dans leur bureau, leur arme personnelle et le pavillon de la forteresse. L'ouvrage sera livré intact, garde-magasin des vivres et électricien maintenus sur place. La garnison, vingt officiers et deux cents hommes environ, auxquels il faut ajouter soixante-cinq blessés, dont un tirailleur, récupéré sur les superstructures après l'attaque malheureuse de la veille, enterrera ses morts et relèvera les barrages de mines, une heure avant la reddition.

Le major, commandant la Flak de Toulon, reconduit les parlementaires à leurs jeeps. Sur leur passage, les hommes en armes se rangent, sans empressement ni bienveillance, le regard morne et triste.

Le 26 août à 8 heures, le colonel Salan, accompagné des commandants Guillaume du III/R.A.C.M. et Gauvin du II/6^e R.T.S., reçoit la reddition du fort

d'Artigues. Les différentes clauses de la capitulation sont exécutées comme prévu et la compagnie Petit occupe aussitôt l'ouvrage. Le nombre des prisonniers s'élève, en fait, à vingt-sept officiers, trois cent quatre-vingt-dix-neuf hommes et soixante-sept blessés, cinq d'entre eux, dans un état très grave, ayant été déjà évacués dans la soirée d'hier.

Au matin du 25 août, le nettoyage des quartiers ouest de Toulon est achevé, à l'exception du fort de Malbousquet qui résiste toujours. Le colonel de Linarès, ayant reçu mission du général de Lattre lui-même de diriger la réduction de ce dernier îlot, confie celle-ci aux éléments du 4^e Sénégalais placés sous ses ordres. Un élément léger du bataillon de Choc sera maintenu au Pont du Las afin d'être en mesure d'intervenir lors de l'assaut final contre le fort. ■

Opération Dragoon

Paul Rossignol

Engagé à dix-sept ans, pour la durée de la guerre, il débarque en Provence, à La Nartelle, avec son char, le Provence, comme tireur au 2^e Cuirassiers. Son escadron était composé, en majorité, d'Oranais.

Le débarquement allié vient d'avoir lieu en Normandie. Dans nos cantonnements, en Oranie, nous savons que notre tour est proche et l'excitation est générale. La fatigue, la sueur, les privations, l'entraînement auquel nous sommes soumis depuis un an sur un matériel US au « top », va enfin trouver sa finalité. Notre jour J approche à grands pas, sans savoir où nous serons envoyés.

Le premier signe est très prosaïque. Le médecin capitaine du Régiment nous convoque à une séance générale de mise de « boule à zéro ». Il paraît que notre survie, en cas de blessure à la tête, est à ce prix. De toute façon, nos coiffures étaient déjà courtes devant et ras derrière... A l'époque, c'étaient les punis qui avaient droit à la tondeuse, honni soit qui mal y pense.

L'éternel entretien de nos monstres de 32 tonnes était notre lot journalier. Un dernier effort nous met à contribution : l'étanchéité des chars et du matériel de transmission.

Le terme consacré est *waterproofing*. En clair : colmater toutes les ouvertures par où l'eau pourrait pénétrer et, pour le

moteur, ajout de cheminées pour aspiration de l'air et refoulement des gaz d'échappement (*schnorkel*). Ingrédients : toiles goudronnées, graisse, tôle d'acier et chalumeau. Transformer un tank en sous-marin suppose beaucoup de travail, à exécuter sur des blindages surchauffés de soleil que l'on pouvait à peine toucher à mains nues.

Nous percevons rations de détresse sur-vitaminées, masque à gaz et brassard tricolore. Le paquetage est séparé en deux sacs marins, le A reste dans nos engins, le B ne sera récupéré que lorsque nous serons mis au repos. L'argent détenu est ramassé. Il nous sera rendu plus tard, en monnaie du pays où nous serons débarqués.

Plus le temps passe, plus nous sommes contractés, nerveux, graves, rires et plaisanteries tombent à plat. Les non pratiquants se rapprochent des aumôniers : même si on n'y croit pas beaucoup, on ne sait jamais, et les offices en plein air font le plein.

Tous les matins, à l'appel, ceux qui avaient réussi à passer la nuit hors du camp, profitant d'une corvée ou d'un bain collectif à la plage, penauds, mais fiers de

leur exploit, allaient purger leur punition : « le tombeau ». Les anciens de l'Armée d'Afrique savent de quoi je parle. Le 2^e Cuirassiers était composé en majorité de Pieds Noirs oranais et pour eux, un repas, une nuit passée en famille, valait bien la punition sévère qu'ils ne cherchaient même pas à éviter.

Le 8 août, branle-bas de combat ! Direction le port d'Oran. Nous faisons connaissance avec notre L.S.T. (*Landing Ship Tank*), étrave grande ouverte.

Dans la cale, immense hangar, les chars, les véhicules semi-chenillés et à roues sont alignés dans l'ordre où ils devront ressortir, arrimés au plancher. Les couchettes sont à l'étage au-dessus.

Le téléphone arabe avait fonctionné et les civils avaient vite réalisé la situation. Les familles des soldats oranais ont envahi les abords des quais. Nous avons quitté la terre ferme sous un délire d'acclamations et un concert de sirènes monumental, donné par tous les navires à quai.

Le beau temps de mer rencontré a fait que, à petite vitesse, avec changements de cap fréquents, nous avons vu défiler les côtes d'Algérie jusqu'à Bône et au-delà, puis vers l'Italie, et enfin la Corse. Le ballet des constitutions de convois, réglé comme du papier à musique, nous fit nous retrouver, dans la nuit du 14 au 15, en vue des côtes de Provence, entourés d'embarcations de toute sorte.

15 août : les enveloppes destinées aux Commandants d'Unité ont été ouvertes la veille et nous connaissons l'essentiel de la mission.

Nous devons débarquer en deuxième vague, entre Fréjus et Saint-Raphaël.

6 heures : la côte va être pilonnée pendant deux heures. Une tonne d'explosifs tous les vingt mètres, un millier de bombardiers passent au-dessus de nos têtes. A l'arrivée, immense nuage de poussière.

Les dragueurs de mines sont au travail, ratissant systématiquement les chenaux d'approche. L'horizon n'est qu'une ligne continue de bâtiments, surmontée de saucisses brillantes, captives, interdisant les attaques en piqué. Autour de nous, des transports de troupes. Les hommes descendent par des filets de corde dans de petits chalands d'assaut.

Volant à raser les ballons captifs, l'aviation d'attaque au sol file vers l'intérieur des terres.

7 heures 30 : le déluge vient directement de la mer : quatre cents canons de la flotte, rassemblés, vident leurs soutes à munitions. Le bruit, le roulement qui passe au-dessus de nous est impressionnant.

Seize mille obus seront tirés, certains calibres de 300 et plus.

Nous sursautons encore quand les lance-rockets des péniches d'assaut s'en mêlent. C'est l'heure des fumigènes qui, mieux que la poussière, viennent tout obscurcir : nous allons entrer dans l'inconnu.

8 heures : après un bref silence général, c'est l'assaut des trois divisions US sur huit plages différentes.

13 heures : *Camel Red*/plage de Fréjus. La dernière et la plus importante du sec-

teur de la 36^e Division US. Le 142^e RI-US n'entraîne en action qu'à H + 6 heures. L'heure de l'assaut avait été décalée. Très défendue et protégée par de multiples fortifications et mines, occupée par des éléments de la 242^e Division allemande.

Les files de péniches du 142^e RI-US, arrivées à quatre milles de la côte, l'artillerie se déchaînera encore une fois sur les six km du secteur, les pièces rougissaient sur les bateaux, pris sous l'avalanche de la riposte des casemates ennemies.

A cinq cents mètres de la plage, les dragueurs, chargés de supprimer les obstacles des chenaux, reçurent l'ordre de virer de bord. L'aviation de bombardement vient déverser cent quatre-vingt-sept tonnes de bombes. Après leur passage, les canons allemands tirent toujours. Six cents obus des plus gros calibres de la flotte fondent une fois de plus sur la *Camel Red*. Le contre amiral US Lewis ordonne l'abandon de l'attaque et les flottilles entament un ballet compliqué, pour s'écarter de la plage, à partir de 14h30. L'attaque ne fut reprise que le lendemain, pour ne finir qu'à la nuit tombante de J + 2.

Le CC1, commandé par le général Sudre, faisait partie des troupes n'ayant pu débarquer à Camel Red et qui ont assisté de loin à l'échec du 142^e auquel il était censé emboîter le pas.

Toutes sortes d'objets hétéroclites, à la dérive, longeaient les flancs du L.S.T. qui transportait le 3^e Escadron du 2^e Cuirassiers.

Notre convoi effectuera un large mouvement sur la gauche, revenant sur Sainte Maxime. Le général Sudre reçut une nouvelle mission : appuyer la 45^e Division US, au centre du dispositif d'invasion.

Ordre fut donné de débarquer sur la plage de La Nartelle, 10 km plus à gauche de l'objectif initial.

17 heures 30 : Sur la plage, des fanions délimitent notre zone.

Descente dans la cale, dans l'obscurité, pour ranger les paquetages dans les chars, enlèvement des chaînes qui les fixaient au plancher. Les pilotes et les chefs de char à leur poste, le reste des équipages attend pour suivre à pied : notre plage a été enlevée, ce matin, par le 157^e Régiment d'Infanterie US.

Notre LST, gêné par un banc de sable, maintenant trop loin du rivage, a dû effectuer une marche arrière, prendre du champ, de l'élan, et réussir à s'échouer pas trop loin du bord. Trop loin encore pour ne pas avoir recours aux pontons du génie d'assaut.

Dans la cale, il fait une chaleur épouvantable, nous entendons le fond du LST racler le sable, les machines sont poussées et tout vibre avant de s'immobiliser brutalement.

Bruits de ferraille divers, la lumière éclaire maintenant la cale, les portes avant s'ouvrent, les volutes de fumigène commencent à se disperser, et nous voyons devant nous la terre, la France. Nous sommes arrivés.

La passerelle du LST s'avance et prend appui sur le bord du premier des chalands



ECPAD/France

Un certain encombrement lors du débarquement le 15 août

qui nous relie à la côte, arrimés bout à bout. L'inconvénient c'est que la faible houle en a rompu l'alignement et qu'ils se présentent en quinconce. Ils sont métalliques et nos chenilles le sont aussi. Tous les moteurs sont lancés pour être chauffés, nous avons hâte de sortir à l'air libre, celui de la cale devenant irrespirable. Les chars s'avancent, un par un, sur ce chemin éminemment glissant. Le premier chaland s'enfonce et penche dangereusement, le second rétablit un peu l'équilibre, au troisième, les chenilles ripent et évitent le plongeon du char, de justesse. Quelques GI spectateurs et un chef de char se

retrouveront à l'eau ayant préféré plonger plutôt que risquer l'écrasement. A quelques brasses de là, deux chars US, dont seules les tourelles se devinent sous l'eau, ont dû, ce matin, essayer de passer directement de la passerelle au sable. Il y avait trop de profondeur et ils ont raté le « métro ». (Je me suis laissé dire que les deux Sherman y sont encore, enfoncés dans le sable et sous cinq mètres d'eau). Depuis que les portes du LST se sont ouvertes, nous savons où nous sommes. La plage est barrée par un énorme mur, très large, pas très haut. De l'autre côté une petite gare de chemin de fer comme il y

en eut tant dans notre pays, avec, peint sur sa façade en grosses lettres « La Nartelle ».

Le mur a été éclaté en plusieurs endroits pour ménager le passage, le génie d'assaut US a aussi tapissé le sable de grillages métalliques pour les véhicules à roue. Quelques maisons éventrées et des arbres abattus ou martyrisés par les éclats, rares civils, curieux venus à bicyclette.

Les hommes d'équipage reprennent leurs postes de combat et en colonne nous sommes dirigés sur la zone où nous allons « dé-cocooner » nos engins. Sur la plage, d'autres LST continuent à se vider de leur cargaison.

La nuit commence à tomber et nous avons droit à une visite de la Luftwaffe. Le feu d'artifice est très réussi, il fait à nouveau grand jour : tous projecteurs allumés, la DCA embarquée ou à terre, se déchaîne, canons et mitrailleuses, balles traçantes et explosifs en cascade. C'est grandiose, mais très dangereux... tout cet acier lancé en l'air finit évidemment par retomber. Malgré la grande affluence à terre et la tendance de tous ces commandants de navire à se tirer en vitesse vers le large, il ne semble pas qu'il y ait eu de carnage. Les Allemands ont largué leurs bombes de très haut et n'ont pas insisté ce soir-là. Ils reviendront le 16 sur Saint-Tropez où ils feront un véritable carton.

La zone qui nous est allouée est une grande vigne, sur la route qui mène de Sainte-Maxime à Plan-de-la-Tour. Nous allons y passer une grande partie de la nuit à parer nos 32 tonnes d'acier pour qu'ils rede-

viennent aussi offensifs qu'ils le doivent.

Ce n'est pas rien. Tout ce qui est toiles goudronnées collées sur la carrosserie, la graisse des roulements de tourelle et les deux kg bouchant le tube de 75, la remise en place des mitrailleuses de 30 et de 50, n'offrent pas de problème particulier. Par contre, les deux cheminées de forte tôle d'acier que nos « cambouis » des équipes de dépannage, ont soudées sur la plaque moteur, c'est une autre paire de manches : marteau, masse et barre à mine.

La vigne, au lever du jour, ressemble à une casse de ferrailleur.

Le 17 août, le régiment recevra le baptême du feu au Luc : perte du premier char, le *Tonnerre* et chez les cinq hommes d'équipage : quatre morts.

Nous venions d'inaugurer ce qui serait notre sort journalier, pour les huit prochains mois.

Péronne, Paris, Provence seront touchés et l'adjudant-chef Mouty, notre chef, tué. Sur le *Provence*, ramené à Géménos, les « Cambouis » procéderont à un échange standard de la tourelle endommagée. Nous ne rejoindrons que le 23 août, pour participer aux combats livrés dans Marseille. Dans les areas, notre moral avait reçu tous les soins de la propagande dispensée à l'époque.

Nombreuses conférences, tenues par les officiers de Renseignements sur le thème : « Vous allez combattre pour la liberté des peuples ». Informations et consignes concernant l'attitude à avoir envers la population, les Résistants, l'interdiction de procéder à des destructions non indis-



ROSSIGNOL

Le char *Provence*, le 25 août, à Marseille avec le cuirassier Gonzalès et le brigadier Rossignol

pensables, ne pas casser en général, puisque nous étions en France. On ne devait pas faire de sommation avant de tirer... mais presque... éviter les ouvertures de feu a priori.

Le général de Lattre avait été clair dans un des messages adressé à l'Armée B. Le colonel Durosoy, chef de corps du 2^e Cuir, nous avait donné, en mer, ces dernières consignes :

« Aidez tout ce qui vous aide et vient à vous.

Détruisez tout ce qui vous résiste.

N'oubliez jamais que vous vous battez sur le sol français. »

L'accueil délirant des premiers libérateurs dans une localité se reproduisait tous les jours, il ne pouvait être que feu de paille et restait l'apanage des premiers arrivants. Les femmes nous ont ouvert les

bras... mais nous passions à 70 km à l'heure, et cela n'engageait à rien. Par contre, nous les avons ouverts à notre tour aux hommes qui ont considéré comme un honneur de s'engager dans nos régiments. Pas si nombreux que ça, et cela nous a posé quelques interrogations, restées sans réponse (pour ne pas être désobligeant).

Le temps des désillusions viendra après mai 1945, quand l'excitation des guerriers tombera par la force des choses, et que la vie reprendra ses droits.

Le temps du souvenir aussi, parce que si on parle beaucoup de mémoire, cela ne concerne pas les acteurs... eux auraient du mal à oublier : le 2^e de Cuirassiers créé en 43 avec quatre escadrons, prélevés sur le 2^e R.C.A., jalonna sa marche victorieuse de la Nartelle au Danube, de quatre-vingt quatorze morts, huit disparus et cent

Un brave entre les braves

Jean Monneret

Né à Maison-Carrée en 1939. Etudes au Lycée Bugeaud, aux Facultés d'Alger, de la Sorbonne et d'Asnières. Diplôme d'arabe de l'Institut d'Etudes Orientales. Enseignant dans les lycées d'Etampes et de Paris VIII. Poste au centre de documentation national pédagogique. Etudes et ouvrages sur les disparus en Algérie.

A sa tête un jeune officier, décidé à redonner leur gloire aux armes françaises et à replacer la France au rang des puissances victorieuses : le lieutenant-colonel Georges Bouvet.

C'est lui qui a créé et inspiré les commandos d'Afrique, c'est lui qui en a fait cette unité d'élite, participant, à la pointe du combat, à ce débarquement qui sera le début d'une épopée allant de la prise de Belfort à la libération de l'Alsace. Qu'elle est belle alors cette Armée qui, amalgamant les résistants de l'intérieur et les enfants, européens et musulmans, du



Le lieutenant-colonel Georges Bouvet chef des commandos d'Afrique

Maghreb, semble guidée par les milices du ciel et leur Prince vainqueur du mal !

Georges Bouvet continuera ensuite sa carrière et sera promu général, après maints services rendus, à Arzew, au service d'instruction de la marine, puis à l'Etat-Major interallié de Fontainebleau.

Retraité, il reprit sinon du service du moins de l'activité, pour aider ces Français d'Algérie qu'il avait si souvent conduits à la bataille. A l'heure de l'abandon, puis de l'exode, il se rend compte, en effet, de la détresse des familles, touchées par le drame des enlèvements qui suivirent le 19 mars 1962.

Il sera un de ceux qui créeront l'Association de Défense des Droits des Français d'Algérie; laquelle, inlassablement, œuvrera jusqu'en 1965 pour retrouver les disparus. C'est grâce à lui que des émissaires partiront secrètement pour l'Algérie, afin de sauver ceux qui pouvaient encore l'être et qui, hélas, étaient devenus très peu nombreux.

Oui, nos compatriotes devraient

conserver en mémoire le nom de ce brillant officier, qui les dirigea, les inspira mais aussi qui les servit et les aima à l'heure où tant de gens nous tournaient le

dos, et nous méprisaient. Il repose au cimetière de Versailles et plus qu'un autre peut-être, il mérite l'invocation jadis traditionnelle : *Passant, souviens-toi.* ■

Réunis sur cette page quelques généraux qui ont joué, à des titres divers, un grand rôle lors du débarquement de Provence. Les généraux Giraud et Weygand pour la préparation, tant morale qu'effective, des troupes qui iront libérer la France et que commanderont Guillaume, Larminat, Sudre et d'autres très remarquables eux aussi. Juin, après de glorieux combats, a transmis le commandement à de Lattre qui allait l'amener jusqu'à la victoire finale.



Les généraux : Weygand, Juin, de Lattre et Guillaume



Le général Giraud

Rencontre des généraux Larminat et Sudre

ECPAD/France

Un évadé nommé Giraud

Léo Palacio

Ancien des Corps Francs d'Afrique, correspondant de guerre, débarqué à Saint-Clair le 15 août 1944, il est président national des Vétérans de l'Armée d'Afrique. Il évoque ici un épisode de la vie du général Giraud.

Pour ce 60^e anniversaire du débarquement sur les côtes de Provence, je me trouve au Lavandou Saint-Clair, d'où ce 15 août, je partirai vers le porte-avion Charles de Gaulle qui doit emmener au large de Toulon, une délégation de Vétérans autour de quarante chefs d'Etat

de l'ancien empire colonial français. C'est ainsi que sera rendu un solennel hommage aux deux cent cinquante mille soldats de l'Armée d'Afrique qui, entre le 15 et le 20 août 1944, ont débarqué sur cette plage aux côtés des Alliés, Américains et Britanniques, pour libérer la France.

Ce lieu du Lavandou Saint-Clair, La Fossette, Aiguebelle, Cavalaire,



L'insigne des commandos d'Afrique

Pramousquier, me rappelle d'émouvants souvenirs que je voudrais partager avec nos amis.

En octobre 1941, le général Charles Mast qui, en 1942, commandera la Division d'Alger, où il prépare

clandestinement le débarquement de novembre 1942, organise l'évasion du général d'Armée Henri Giraud, de la forteresse allemande de Koenigstein pour lui faire prendre la tête d'un mouvement de Résistance nord-africain, chargé de préparer la plateforme d'où partiront les forces de libération de la France. La préparation de l'arrivée des forces anglo-saxonnes sur les côtes du Maghreb est mise au point le 22 octobre 1942, clandestinement, dans une ferme près de Cherchell. Trois généraux français sont impliqués dans cette affaire : Bethouard, à Casablanca, Mast à Alger, de Monsabert à Blida. Le général Mast a la haute main sur le réseau d'Henri d'Astier de la Vigerie, de l'état-major d'Oran, qui m'a pris dans son réseau en avril 1941.

Giraud est un général prestigieux, à cinq étoiles qui, en 1939, avait eu sous ses ordres le colonel Charles de Gaulle, commandant le 501^e Régiment de Chars d'Assaut. Evadé de la citadelle qui servait de prison à de nombreux généraux français, capturés en 1940, Giraud parviendra

à Lyon où une organisation a prévu son départ vers l'Afrique du Nord.

C'est de nuit, à l'est du Lavandou, que le général Giraud sera pris en charge, le 4 novembre 1942, par des résistants locaux, qui le conduiront sur la petite anse de la Fossette entre Saint-Clair et Aiguebelle. L'endroit est idéal pour permettre l'approche du sous-marin *Séraph*. Le transfert se fera à bord d'une barque d'un pêcheur du Lavandou, par une forte houle, sur des fonds de cinq mètres. Le général est accompagné de son fils Bernard, du capitaine Beaufre et de l'enseigne de vaisseau Vitret. Le *Séraph* les conduira au large des Baléares où ils seront pris à bord d'un hydravion qui va, le 7 novembre 1942, les conduire à Gibraltar. Les évadés sont attendus par le général Eisenhower qui a la haute direction du débarquement en A.F.N. Le reste de l'aventure est connu. Dès son arrivée à Alger, le général Giraud organise le Corps Franc d'Afrique, entièrement composé de volontaires et qui sera, au début, commandé par le général de Monsabert.

Après la victoire de Tunisie, ce Corps Franc sera dissous, en juillet 1943, pour donner naissance aux Commandos d'Afrique, du chef de bataillon Bouvet et qui auront l'honneur de débarquer les premiers, dans la nuit du 14 au 15 août entre le Cap Nègre et le Rayol. Huit jours plus tard, en avance de quarante jours sur les prévisions de l'état-major américain, les Commandos participeront à la Libération de Toulon. J'avais, le 15 août 1944, trente et un ans. ■

D'un sergent à son général

René Lopez

Ancien vice-président du Conseil Régional d'Oranie, grand invalide de guerre, plusieurs fois décoré, a servi sous les ordres du général de Monsabert, dont la personnalité l'a fortement marqué et à qui il rend ici un hommage sincère.

Il y a soixante ans, j'avais l'immense privilège de débarquer sur les côtes de Provence, à Saint-Tropez, plus précisément.

Modestement, mais de façon authentique, j'appartenais en tant que sous-officier au 1er bataillon du 7^e Régiment des Tirailleurs Algériens et cela depuis l'Italie, au sein de la 3^e Division d'Infanterie Algérienne placée sous les ordres d'un chef prestigieux et humain, le général de Monsabert.

La campagne d'Italie terminée, nous nous retrouvâmes, nous les survivants de ces combats, regroupés à Tarente, dans des *aeras*, terme américain pour désigner les camps de rassemblement et d'attente, où les moustiques et le soleil étaient rois.

Un trafic intense, matériel, armement, toujours sous la poussière et le soleil. Nous devions apprendre par la suite que les mêmes regroupements s'étaient effectués à Alger, Oran, Bastia et Ajaccio.

Les forêts de pins flambent, la détonation des mines que le génie fait sauter, une vedette qui se détache du cuirassé, navire avec, à son bord, le général de

Monsabert et son état major. Les chaloupes de débarquement font la navette, nous happent à leur bord, nous vomissent ensuite sur le sable luisant de Saint-Tropez, interloqués, heureux, joyeux.

Les scènes qui s'ensuivirent, vous les imaginez, les uns prenant le sable et l'embrassant, d'autres à genoux remerciant Dieu de connaître enfin cet instant. Puis la réalité brutale se manifestant par une vague d'avions nous bombardant. Nos premiers pas sur le sol français. Des agents de liaison nous regroupant, nous dirigeant, par des voies balisées en direction de Cogolin, les premières agglomérations, l'enthousiasme de la population, les chants, le bon vin qui coule. Il n'y a pas de temps à perdre, les ordres, les camions, la poussière, le massif des Maures et, pour nous, le 7^e RTA, l'objectif à atteindre: Marseille.

Nous sommes le 18 août et, à Marseille, il y a vingt mille Allemands qui nous attendent sous les ordres du général Schaeffer.

Aubagne, Saint-Julien, l'investissement de Marseille commence le 22 août.

En tant que sous-officier de la section de commandement, je suis parmi les premiers à descendre la Canebière...

L'objectif est la poste Colbert. Avec le lieutenant Reiber et un groupe de tirailleurs, nous faisons cent dix-sept prisonniers qu'une contre-attaque tente de libérer. Mais quelle corrida !

Le 28 août, la capitulation est effective. Le 29 août, messe d'action de grâce et la guerre continue jusqu'au Rhin, jusqu'à la Victoire le 8 mai 1945, neuf mois de combats meurtriers, de larmes et de sang.

René Lopez a bien voulu nous autoriser à publier cette lettre qu'il a adressée au général de Monsabert et la réponse faite par le général.

Mon général,

Jeune enseignant, en rupture de lycée pour fait de mobilisation, je me retrouvais sous l'uniforme pour la seconde fois en 1942, avec le grade modeste mais périlleux de sergent. Je devais d'ailleurs terminer la guerre, après le franchissement du Rhin, en qualité de sergent-chef. Le commandant d'une école d'élèves aspirants avait jugé en effet, peu après le début des hostilités en 1939, que j'étais trop civil pour faire un bon militaire. Il devait ignorer, sans doute, qu'il suffisait pour les civils sous les armes, d'être, avant tout, des combattants.

Ce préambule sans amertume, uniquement pour souligner que, parti volontaire en renfort pour l'Italie, je devais connaître à la 3^e Division d'Infanterie Algérienne, au 7^e RTA et, plus précisément, dans les rangs de la 2^e Compagnie du Premier Bataillon, les mois les plus exaltants de

mon existence, avec les périls, surmontés à force de volonté, d'orgueil ou d'inconscience; les joies aussi de survivre et de triompher, d'avoir contribué, aux tout premiers échelons de la hiérarchie militaire, mais authentiquement, à laver la honte de la défaite de 1939-1940.

Et cette victoire, celle sur moi notamment, je la devais tout particulièrement à un chef humain et courageux, au nom prestigieux, à vous, mon général, et cela grâce à votre exemple de tous les instants.

Vous étiez présent partout et c'était là votre force, et le secret de votre ascendant sur nous tous. Votre silhouette, désormais légendaire, nous animait, nous galvanisait. Vos ordres précis, votre désir de vaincre et, vite, votre volonté aussi de ménager vos hommes, de protéger la population contre tous les excès, ceux des Allemands paniqués par la rapidité de votre action, ceux également d'éléments incontrôlés, avides de représailles justifiées et quelquefois injustifiées, toute cette ardeur à vouloir bien faire, nous motivait sans arrêt.

A la poste Colbert, où la veille, avec le lieutenant Reiber et une poignée d'hommes, nous avions fait une centaine de prisonniers, je vous revois donnant vos consignes, avec une froide et lucide détermination, pour qu'un dernier et décisif contact soit établi avec le général Schaeffer, à la tête de ses vingt mille hommes, dans le but d'une reddition sans condition.

Ces qualités ont toujours été les vôtres. Elles vous ont permis de nous communi-

quer votre foi, de nous conduire jusqu'à la victoire finale, tous amalgamés au sein de la 1^{re} Armée Française, sous le commandement de cet autre chef insigne, le général de Lattre de Tassigny et qui a fait tellement défaut à la France depuis sa disparition.

A tous vos dons exceptionnels, j'ajouterai, mon général, celui de Grand Africain. Par votre passé colonial, bien entendu, mais surtout par vos positions sans équivoque et vos drames intérieurs que nous étions nombreux à ressentir, lorsque, progressivement, le Mahgreb tout entier s'est détaché de la France et que l'Armée d'Afrique a cessé d'exister.

Plus qu'une défaite du prestige français, vous avez réalisé, avec votre cœur et votre raison, les conséquences plus morales que matérielles de nos abandons successifs. Le sort, tout particulièrement, qui allait être celui de vos anciens soldats de confession musulmane, ces magnifiques combattants auxquels vous restez attaché jusqu'au plus profond de votre être.

Depuis la fin de l'Algérie française, par la parole et la plume, malgré la maladie, vous vous battez en chrétien, sans esprit de revanche, sans haine, avec votre âme, avec ténacité, pour que justice soit rendue à toutes les victimes du drame algérien, sans oublier celles qui, de l'autre côté des barricades, ont pu souffrir de nos propres erreurs.

Le sort malheureux, et combien injuste, de nos harkis continue à vous tourmenter. Il fait l'objet de votre inquié-



ECPAD/France

Général de Monsabert que ses soldats appelaient affectueusement « mon sabre »

tude, de vos multiples conversations avec tous ceux qui, éventuellement, pourraient apporter une solution à ce douloureux problème d'une brûlante actualité.

Le 15 août 1975, à Saint-Raphaël, dans un site merveilleux, et combien évocateur, face à la mer, sous la présidence du ministre d'Etat Michel Poniatowski, ancien commando, et du général Jean Cailliès, qui a eu le mérite de mener à bien votre projet, en présence de son équipe, d'une foule d'autorités civiles et militaires, de tous ceux, en somme, qui ont à cœur de se souvenir et de perpétuer nos traditions, dans un faste de couleurs et de musiques militaires, d'uniformes actuels et d'un autre temps, le monument

à la gloire de l'Armée d'Afrique a enfin été inauguré.

Devant cette stèle aux lignes sobres et pures, s'élevant haut vers le ciel, les morts et les vivants se rejoignent ce jour-là, comme pour un ultime et solennel hommage, comme pour une identique prière.

Accidenté depuis l'avant-veille, alors que nous vous espérions tous, vous n'étiez pas là, mon général, pour donner à ces cérémonies leur véritable signification, mais nos pensées et nos cœurs étaient avec vous.

En vous privant de cette joie, m'avez-vous dit très récemment, Dieu vous a donné une leçon d'humilité. Qu'il veuille

bien dans sa miséricorde, pour la satisfaction de ceux qui vous admirent et vous aiment, vous permettre de vous trouver très vite en meilleure santé, devant ce monument que vous avez tellement désiré et qui, grâce à vous, conservera longtemps, gravés en lettres d'or, les noms de nos régiments dissous.

La pierre, plus fidèle que la mémoire des hommes, rectifiera le jugement du grand nombre de compatriotes, en leur donnant la fierté d'appartenir à la race qui a produit la cohorte des pionniers qui ont fait l'Afrique française et dont vous êtes, mon général, un merveilleux exemple. ■

René Lopez

Oui mon cher Lopez, je sens toute
l'armée d'Afrique "grâce à laquelle"
la France, "alors entière", a pris
une si large part dans la
Victoire des alliés de la 2^e guerre
mondiale. Rien n'aurait été
possible sans elle; merci de votre
témoignage. De tout cœur
Très affectueusement votre
Justus Mosser

Toulon, août 1944 Avec la 2^e Compagnie du Bataillon de choc

Raymond Muelle

Au cours d'une carrière militaire, entamée en 1941, Raymond Muelle a participé aux combats de la Deuxième Guerre Mondiale, d'Indochine et d'Algérie. Ayant quitté l'armée en 1962 comme chef de bataillon parachutiste, il a effectué une seconde carrière civile outre-mer. Écrivain il a notamment publié des ouvrages relatifs aux troupes d'élite.

Débarqué le 20 août au soir, sur la plage des Sablettes, le bataillon regroupé à Sainte-Maxime, est rapidement dirigé sur Pierrefeu puis par Puget-sur-Argens et Signes, vers le nord de Toulon. Le lundi 21, au petit jour, ses compagnies retrouvent les Tirailleurs du 3^e RTA au Revest-Les Eaux. Les premiers éléments, des Algériens du commandant de Rocquigny, sont stoppés par l'ennemi aux Quatre-Chemins, devant la Poudrière, aux lisières nord des faubourgs de Toulon. Les ordres, donnés par le colonel de Linarès, commandant le RTA et le groupement offensif sont aussitôt mis à exécution : une compagnie de choc fera sauter l'obstacle constitué par la poudrière, une autre enlèvera les défenses du Mont Faron, les deux autres pénétreront dans l'agglomération et, après avoir forcé les positions ennemies aux Routes, tenteront après les combats de rues, de réduire les arsenaux de terre et de mer, pièces importantes du dispositif adverse. D'après le 2^e Bureau, la ville et le port seraient défendus par près de vingt-cinq mille combattants, bien armés et

déterminés. Même si les forces assaillantes menacent sérieusement Toulon à l'est et au nord, il est certain que les deux compagnies ainsi aventurées rencontreront de très sérieux obstacles ; jouer de cette manière les enfants perdus n'est pas une sinécure.

Aux premières heures du 21 août, la section du sous-lieutenant Durmeyer entame la progression vers le carrefour des Routes. Elle précède la 2^e compagnie du capitaine Lefort. Pendant le trajet, depuis son départ des Quatre-Chemins, le gros de la compagnie est arrêté par de violents tirs d'artillerie qui lui causent des pertes. Après avoir engagé le combat, la section reste isolée pendant un long moment, pratiquement encerclée par l'ennemi qui contre-attaque.

Ce n'est qu'en début d'après-midi, qu'avec l'appui de deux blindés et l'appui du reste de la compagnie, la situation devient positive, mais l'aspirant Stetskevitz et deux sous-officiers de la première section sont tués. A la suite, le quartier des Routes est occupé par les Chocs

qui s'y installent en point d'appui défensif. Les heures qui suivent sont troublées par de puissants tirs d'artillerie et de mortiers qui tuent trois hommes et en blessent quatre.

22 août — L'action en direction du centre de Toulon est entreprise vers 9 h 30. Peu après midi, les Chocs contrôlent la Poste, la Gare, tiennent le carrefour de l'avenue du XV^e corps et de l'avenue Foch, la place Bonnier. Ils sont aussi à proximité de l'Arsenal, les combats, souvent sévères, ont été menés par de petites équipes mobiles et agressives contre les positions adverses, des détachements en déplacement à pied ou en véhicules. Plus de cent cinquante prisonniers sont confiés à des groupes F.F.I. particulièrement actifs.

A 17 h 30, le capitaine Lefort rameute ses éléments épars dans le secteur des avenues Foch et XV^e Corps, Place Bonnier, rue du Temple. Par groupes d'une dizaine d'hommes, les Chocs occupent plusieurs immeubles relativement proches les uns des autres et s'y barricadent. Jusqu'à la tombée de la nuit, les combats ne cessent pas pour autant. Ainsi, la 4^e section détruit plusieurs camions, pour la plupart chargés de troupes, passant à sa portée.

Les heures qui suivent sont calmes, mais l'inquiétude est vive, en raison de la pénurie en grenades et en cartouches, dont la consommation dans la journée a été très importante. mais la nuit est calme, avec en fond sonore les échanges permanents des deux artilleries.

23 août — minuit cinq. Des bruits

insolites tirent les Chocs de leur somnolence, une troupe, au moins une compagnie ennemie, venant de l'est, progresse dans l'avenue, en ordre de combat. Les Allemands avancent en file sur chaque trottoir, la plupart d'entre eux ont les yeux fixés sur les façades des immeubles. A hauteur des emplacements occupés par les troupes de la 3^e et de la 4^e section, les carcasses de véhicules éventrés ou incendiés, plusieurs cadavres étendus à l'entour, augmentent leur méfiance. Plusieurs de leurs armes automatiques arrosent les fenêtres aux volets clos.

« Ne tirez pas » ordonne Fournier « ils sont trop nombreux et nous sommes trop pauvres en munitions ». Mais, en face, instinctivement, sans doute, un ou plusieurs chasseurs du groupe Bonnard ouvrent le feu. Plusieurs Allemands s'effondrent, les autres s'abritent sous les porches ou dans les encoignures. Très vite, des commandements rauques des gradés organisent la riposte.

Sans préjudice des tirs d'armes individuelles, l'ennemi met en oeuvre deux mitrailleuses lourdes puis se rue dans l'immeuble d'où sont partis les tirs meurtriers. En tiraillant, les fantassins se précipitent dans les cages d'escalier, certains atteignent le toit et y prennent position. Explosions et rafales crépitent à l'intérieur de la construction où le combat se déroule de pièce en pièce. Dans le dernier appartement investi, le sergent-chef Guerra tombe, touché à la poitrine par plusieurs balles. L'affrontement se poursuit parmi les gravats et les meubles dévastés. Les

munitions s'épuisent, l'un après l'autre, les hommes signalent à l'aspirant leur impuissance. Bonnard jette sa carabine devenue inutile.

« On arrête! C'est fini! » et il lève les bras.

Vociférant, les assaillants se jettent sur eux, armes braquées. Ils bousculent, à coups de crosses, leurs prisonniers qu'ils lancent dans l'escalier conduisant à la rue. Au regard du gradé qui lui fait face, Bonnard a compris que leurs vainqueurs ne feront pas de quartier.

Avec force bourrades et hurlements, les prisonniers sont alignés, dos au mur, sur le trottoir, deux mitrailleuses sont mises en batterie de l'autre côté de la rue, à quelques mètres, cela ne prend que quelques minutes jusqu'à ce qu'une voix gutturale commande: « Feuer ».

Au moment où les deux armes automatiques ouvrent le feu, le chasseur Roger Louis se jette en avant, dans un fol élan instinctif, bouscule les soldats allemands qui, sidérés, restent sans réaction. Il a ressenti un choc à la jambe, mais aucune douleur ne l'empêche de courir comme un lièvre affolé. Il tourne le coin de rue le plus proche, enfonce un portillon, saute une haie et se réfugie sous un buisson, hors d'haleine, le coeur en débandade. Personne ne le poursuit. Les six autres sont tombés, fauchés comme des quilles, le sang coule du trottoir dans le caniveau, depuis les corps immobiles. L'intervention inopinée de deux blindés, d'éléments de renforts de la 2^e section règle momentanément le problème aux dépens des Allemands.



Les commandos de choc au Pont du Las devant un canon allemand

Une dizaine d'entre eux sont tués, les autres s'enfuient.

L'aspirant Bonnard, seulement blessé à la cuisse, est relevé vivant par ses camarades¹. Le sergent chef Delacroix-Laval expire dans les bras du médecin, le sergent Demazel, les chasseurs Arnould, Planche, Carrière ont été tués sur le coup.

Il est 8 h 30, des renforts allemands, sans doute les défenseurs de Hyères se repliant vers Marseille, s'avèrent de plus en plus menaçants. Mais, en fin de journée, la situation s'améliore grâce à l'arrivée de blindés et de plusieurs sections de tirailleurs.

Les combats se poursuivent, tourbillonnants, féroces, pendant deux jours encore. Le 25 août, Toulon est aux mains de l'Armée d'Afrique. Le bataillon de Choc compte trente-quatre tués, trente-sept blessés et d'autres combats l'attendent ailleurs. ■

1. Il reprendra sa place au combat quelques semaines plus tard, sera grièvement blessé dans les Vosges le 3 novembre. Il mourra quelques années plus tard en Indochine.

Un quinze août à Saint-Tropez

Edgar Scotti

Nos pérégrinations guerrières commencèrent en Tunisie, puis se poursuivirent en Italie, où, quelques kilomètres après Sienne sur la route de Florence, il nous fallut très vite rejoindre Naples en vue d'autres opérations. Au cours des cérémonies commémorant le débarquement en Provence, j'ai rencontré des témoins du violent bombardement du 16 août, en fin de journée. Ils m'ont raconté ces faits. Il y a eu une centaine de victimes, soldats américains, anglais, français et une vingtaine de civils, parmi lesquels des enfants, qui avaient cru trouver un refuge dans les vignes autour de Saint-Tropez¹.

Malgré la guerre et son lamentable cortège de misères, le charme de cette baie ensoleillée dominée par le Vésuve, fut très vite rompu par une rapide traversée en diagonale de l'Italie du sud, de Naples à Brindisi. Le champ d'amandiers du morne *staging area* de Brindisi, bruisant du chant des cigales, écrasé par la canicule, accueille nos tentes surchauffées. Aussi c'est avec soulagement que, le 2 août 1944, après le grutage de nos véhicules, nous franchissons la passerelle du *Fort Richelieu* arborant l'Union Jack avec, sur fond rouge, l'écusson des provinces du Canada.

Malgré notre sommaire installation dans une coursive, la fraîcheur des effluves marins était fort appréciée, après la fournaise du *staging area*. Les déplacements à bord du navire, facilités par un équipage francophone, nous permirent de retrouver des camarades du 7^e Régiment de Chasseurs d'Afrique, unité

de tradition des anciens Chantiers de Jeunesse d'Algérie. Cette nouvelle armée, issue de l'armistice de 1940, placée sous l'autorité du commissariat à la Jeunesse et aux Sports, était vêtue d'uniformes de la guerre 1914-1918 hâtivement teints en vert. Ses contingents des classes 40, 41 et 42, logés sous marabouts complétèrent la mobilisation générale de vingt-sept classes. Elle fut suivie d'engagements volontaires de jeunes gens, garçons et filles de dix-huit ans, représentant globalement plus de 16,50 % de la population européenne d'Algérie, tous âges confondus.

L'embarquement terminé, le *Fort Richelieu* appareillait jeudi 3 août, vers 7 heures du matin, pour mouiller son ancre à quelques encablures des jetées.

D'autres navires se joignirent au *Fort*

1. Benoît Semne, Bernard Matteacci, Sylvain Tardivat :
De mémoire de Tropéziens,
Patrimoine tropézien-1939-1944



ECPAD/France

Premières images de Saint-Tropez le 15 août, la petite ville sera durement touchée le 16

Richelieu en rade de Brindisi: le *Fort Graham*, le *Fort Gaspereau*, le *Thitlesdale* qui avaient à leur bord des anciens du 7^e groupe des Chantiers de Jeunesse de Camp-des-Chênes. Avec le plaisir de retrouver des camarades d'enfance, nous mesurons les facultés d'adaptation qui leur permirent, en quelques mois, de passer du forestage et de la conduite du mulet récalcitrant d'une arraba, à celle d'un tank destroyer.

Avec sept autres cargos, nous rejoignîmes Tarente dimanche 6 août où, de conserve avec vingt navires, sous la protection d'escorteurs, notre convoi appareilla, jeudi 10 août, afin de contourner la

botte italienne avant de longer les côtes tunisiennes.

Durant cette longue traversée, une brume épaisse, mélange de crachin et de fumigènes, enveloppait une flotte, objet de la curiosité des sous-marins ennemis. Leurs incursions déclenchèrent un intense grenadage des navires d'escorte. Dans ses membrures, le *Fort Richelieu* vibra de façon inquiétante, avant de fendre de son étrave une épaisse nappe huileuse et moirée, au milieu de laquelle flottaient des objets indéfinissables.

Vers 18 heures, le soleil encore très haut éclairait les superstructures des navires de guerre français dont l'*Emile*

Bertin, le Georges Leygues, le Montcalm, le Terrible, le Malin, le Fantasque, ainsi que les torpilleurs parmi lesquels l'Alcyon, le Hova T51, et le Somali.

Une armada louvoyait dans la baie, à proximité immédiate d'une côte verdoyante, dont les fonds sableux, étaient frôlés par les quilles des quatre cents navires de tous types et, notamment, par celle du *Fort Richelieu* qui se trouvait en face d'une pinède descendant jusqu'à la plage. Des bruits de canons, des explosions, une forêt en flammes nous ramenèrent à la réalité. Des combats de commandos venaient de se dérouler dans ce cadre paisible. Une faible brise portait jusqu'à nous le son du carillon de l'église, aussitôt couvert par le raclement de la chaîne d'ancre glissant dans un des écu-biers du *Fort Richelieu*.

Les hommes de l'Armée d'Afrique qui, tous corps ou régiments confondus, ressemblait des soldats venus d'Afrique du Nord, Européens qui y naquirent et y vécurent ou encore métropolitains, arrivés en Algérie par l'Espagne, tirailleurs marocains, algériens, tunisiens, sans oublier les soldats indochinois, malgaches, polynésiens et sénégalais. Accoudés au bastingage, tous avaient les yeux fixés sur Saint-Tropez. Avec ses maisons, ses murs de couleur rose, ses toits de tuiles d'où émergeait un clocher carré, percé de quatre grandes lucarnes, son cimetière, ce village ressemblait à tous les nôtres, laissés de l'autre côté de la Méditerranée. Il y avait bien au bord du quai, quelques maisons, éventrées par

les tirs des canons de la force navale française mais, tout à côté, dans un paysage familier, nous distinguions une petite place et son " Café de la Place " avec des garages portant des enseignes « Mobiloil », « Toneline », une Peugeot, une Citroën, un camion avec son gazogène.

C'est alors que, plongeant de la jetée, un nageur progressait à la brasse en direction du *Fort Richelieu*. Aussitôt encouragé par la clameur de plus de quatre cents voix, Robert Baudi, vêtu d'un maillot de grosse laine, emprunta allègrement l'échelle de corde qui lui était tendue pour enjamber prestement le bastingage. Porté en triomphe, sous les applaudissements des Français et des Canadiens, immédiatement habillé d'un treillis, il restera à bord. Nous le retrouverons plus tard, à Dommartin, dans la banlieue de Remiremont.

Outre la concentration, dans cette baie de Saint-Tropez, de plus de quatre cents navires et de l'arrivée de ce nageur, il restera toujours dans nos mémoires l'incursion, à la nuit tombée, d'avions ennemis, au milieu de ces cargos, débarquant hommes et matériels. Tandis que s'éteignaient les puissants projecteurs, une épaisse fumée âcre enveloppait la baie. Les tirs des canons " Bofors " se concentraient sur les avions. Une longue flamme, avant de disparaître en mer, éclairait d'une lueur blême, les mâtures des navires, embossés devant ce port.

Dans le bruit des éclats d'obus, s'encastrant profondément dans les panneaux



Des troupes débarquent et attendent les ordres

de cales, une violente explosion secouait un navire voisin. Sur l'*Essex Trader*, les corps sans vie de marins anglais, américains ainsi que ceux d'artilleurs du 1/67^e régiment d'Artillerie d'Afrique, étaient alignés sur la plage arrière. La joie de découvrir un pays dont beaucoup se sentaient orphelins depuis 1942, était attristée par tous ces morts, aujourd'hui trop oubliés. Leur sacrifice fut d'autant plus douloureusement ressenti, qu'il survenait sur ce quai et sur d'autres navires, à quelques encablures de ce paisible village de Saint-Tropez.

Après les campagnes de Tunisie, d'Italie et la joie éphémère de découvrir la France, la guerre n'était hélas, pas

finie, elle s'imposait à nouveau avec toutes ses horreurs.

Le lendemain de cette meurtrière incursion, le *Fort Richelieu*, comme beaucoup d'autres navires, avait abandonné son mouillage en baie de Saint-Tropez pour s'en éloigner et mouiller entre La Nartelle et le cap Camarat. Des embarcations de tous tonnages, chalands de débarquement d'infanterie, L.C.I, camions amphibies, chalands de débarquement de chars, L.C.T assuraient une navette incessante autour des cargos dont les mâts s'inclinaient au-dessus des cales, pour en remonter jeep, Dodge, GMC et ambulances.

Des A.F.A.T. " Auxiliaires Féminines

de l'Arme des Transmissions ", de la 807^e compagnie d'écoute, ainsi que des ambulancières, débarquaient, par des filets tendus sur la coque des grands paquebots, *Circassia* et *Worcester*. Vêtues du treillis de la tenue de combat avec brassard tricolore, ceinture de survie bouclée mais non gonflée, jolies sous le casque lourd, ces jeunes femmes, toutes volontaires, recueillaient déjà notre admiration lorsque nous croisons leurs ambulances, tous feux éteints, sur les étroites routes des montagnes d'Italie, bordées de profonds ravins.

Par ces filets, les détachements du 2^e Spahis Algérien de Reconnaissance débarquaient du *James Parker* parti le 9 août de Mers-el-Kebir.

Malgré la vitesse de ces chalands de débarquement, en dépit du bruit de leurs moteurs lancés à plein régime, leurs passagers échangeaient de grands gestes et s'interpellaient d'un bateau à l'autre, pour signaler la présence d'un frère, d'un cousin, d'un camarade du village ou du quartier. En raison de l'ampleur de la mobilisation, toute la jeunesse d'Oran, d'Alger, de Bône, de Philippeville, était représentée sur ces LCT ou LCI, cinglant vers les couloirs hâtivement déminés, des plages de débarquement.

Agrippés aux filets, nous avons laissé le *Fort Richelieu*, ancré au large de Sainte-Maxime. Notre LCT, *landing craft tank* touchait terre dans l'embouchure de La Giscle. Par un étroit couloir, limité par un ruban rouge déposé à terre ou sur des buissons, nous sortions de la zone de débarquement, en suivant le lit à sec du

premier fleuve côtier rencontré en France.

Parvenus sur la route, souvenir inoubliable, une jeune maman vêtue de noir, un enfant dans les bras, regardait, les larmes aux yeux, ces soldats portant un brassard tricolore.

A Cogolin, devant la fabrique des « Croquettes Toucas », des jeunes filles offraient ces friandises locales, un peu plus loin, c'était du vin qui était transvasé dans nos gourdes. A La Môle, le propriétaire du terrain où nous passions la nuit, ressortait sa vieille moto « Terrot » et, avec l'essence tirée d'un « jerrycan », partait aussitôt soigner ses vignes. C'était pour nous la fin de ce week-end du 15 août à Saint-Tropez. Nous avons enlevé notre brassard tricolore en toile cirée, devenu inutile. A Cabriès, à Lançon de Provence, des jeunes filles, des femmes, se mettaient devant nos véhicules, attendant le maire et le curé, pour entonner une « Marseillaise » les gorges serrées par l'émotion et ouvrir une bouteille de Champagne.

En contraste cruel à cette vie qui reprend, Gérard Loze de Bouira, tué à Cuers, Philippe Manseur, mortellement blessé sur le quai Suffren, Dirk l'Alsacien, à une encablure en face et beaucoup d'autres, ne reverront jamais plus leur village.

En raison d'une connaissance insuffisante de tous ces événements, les nouvelles générations ignorent tout de ces femmes et de ces hommes qui sacrifièrent leur jeunesse pour rétablir la paix dans notre pays. ■

Journal de guerre

Pierre Petit

Pierre Petit, né en Algérie, a appartenu à l'armée de libération, levée en Algérie en 1943, après avoir servi dans les Chantiers de Jeunesse. Il a tenu, tout au long de ses campagnes en Italie, puis en France, deux carnets de route dont voici un extrait qui concerne ce qu'il a fait et vu, en qualité de sous-officier radio, au 4^e escadron du 7^e RCA en août 1944.

Je commence un nouveau chapitre de mon journal. La Campagne d'Italie s'achève. Une nouvelle va débiter bientôt. Ce sera certainement celle de la libération de la France.

25 juillet 1944. Nous nous trouvons aux portes de Tarente (sud de la botte italienne) dans un *aréo* d'attente.

Le matériel est réparti dans plusieurs *aréas*, qui s'étendent jusqu'à Brindisi, pour que soient effectuées les opérations de *waterproofing*. Cette préparation qui doit permettre aux engins de sortir des barges de débarquement sans risque de voir leurs moteurs noyés à l'entrée dans l'eau.

29 juillet. Le *waterproofing* est terminé. Nous sommes au camp Clark, *aréo* 37.

L'Intendance livre des sacs de dix kilos de farine américaine, à répartir dans nos voitures, pour nous dépanner pendant une période d'au moins quinze jours à partir

de notre débarquement. Quelques équipages rechignent à s'encombret. En plus des sacs qui m'étaient attribués, ayant de la place, je récupère tous ceux qui n'ont pas trouvé preneur et les mets à l'abri avec mes réserves de " beans " dont je me suis bien gardé de me défaire.

Samedi 5 août. 16h00. Hier, j'ai embarqué sur le *Fort Gaspéreau*. La sortie du port a eu lieu à 19h00. Ancrage en rade. Ce matin à 10h00 nous avons perçu les ceintures de sauvetage.

Jeudi 10 août 13h45, le *Fort Gaspéreau* lève l'ancre. A la sortie de la rade, six torpilleurs attendent, deux français et quatre anglais. Nous nous trouvons vers la tête du convoi. Je ne peux dénombrer les navires qui le composent.

- 18h00. Le capitaine ouvre un pli secret. Il réunit les sous-officiers devant une carte Michelin de la moitié sud de la France sur laquelle quatre flèches au

crayon bleu indiquent une invasion générale de la côte méditerranéenne. La région où nous allons débarquer se trouve dans la portion orientale, de Marseille à la frontière italienne. La 3^e D.I.A. à laquelle nous sommes toujours rattachés doit se lancer à la conquête du massif alpin.

Vendredi 11 août, matinée. Je compte quarante-six navires dans mon périmètre de vue, dont neuf bâtiments de guerre.

Après-midi. Nous longeons les côtes de Sicile et voyons l'Etna.

Samedi 12 août. Ce matin de 4 h 00 à 6 h 00 le convoi a été pris dans un très violent orage. Mer grosse. Nous avons été inondés sur le pont. La foudre s'est abattue sur le ballon-saucisse d'un bateau, puis sur le mât d'un autre. L'un d'eux se serait trouvé en difficultés et des marins du *Fort Gaspéreau* étaient préparés à mettre une embarcation à la mer. Celle-ci se calme dans la journée.

Le capitaine vient d'ouvrir un deuxième pli secret. Il en prend connaissance. Ensuite il m'appelle, m'installe seul dans un compartiment isolé et, me confiant les projets du débarquement et les cartes, me demande de les étudier. Je constate qu'il y a pour nous deux hypothèses :

1° Les premières vagues d'assaut et les troupes débarquées le 15, avancent normalement. Notre concours ne sera pas sollicité et, dans ce cas, il faudra attendre les ordres pour débarquer. 2° Si l'ennemi s'organise et résiste, une tête de pont sera établie entre le golfe de Saint-Tropez et la

baie de Cavalaire. Nous devons alors débarquer sur la plage de Pampelone à J + 1 avec, pour mission, d'appuyer les troupes au contact et de répondre aux contre-attaques des blindés allemands.

Mardi 15 août, midi. La radio annonce le débarquement sur les côtes sud de la France : « première vague à 8 h 00, la septième à 10 h 00 ».

Mercredi 16 août. Au matin nous filons cap nord-nord-est vers Saint-Tropez. Nous devrions être face à notre zone de débarquement dans l'après midi. Nous ne savons pas encore si nous débarquerons aussitôt. Les nouvelles reçues hier soir étaient bonnes. A part une batterie côtière qui tirait encore, les résistances seraient peu importantes sur la zone de Saint-Tropez. Il est 8 h 00, je vais revoir les cartes, les classer de façon à les avoir sous la main au moment voulu, à la disposition du capitaine, dans l'half-track de commandement *Dunkerque*.

Jeudi 17 août, 9 h 30. Depuis hier 16 août à 16 heures, nous sommes dans le golfe de Saint-Tropez. Pas de bruits de combats. Au crépuscule, en manœuvrant, le *Fort Gaspéreau* a touché le fond et a dû s'ancre, échoué à cent mètres du rivage et à cent cinquante mètres de la plage que le Génie aménage. Nous nous trouvons ainsi légèrement à l'écart de l'armada qui se concentre. A tribord du bateau qui regarde le large, une usine importante et un fortin en béton. A une centaine de mètres derrière le *Fort Gaspéreau*, une passerelle métallique relie la terre à une construction qui devait servir de ponton.



ECPAD/France

Après un long voyage, l'arrivée en vue des côtes de Provence

Un peu plus loin une autre passerelle est détruite. C'est entre ces deux ouvrages que nous toucherons terre. Le village de Saint-Tropez s'étend à tribord avant dans une crique surmontée par une forêt de pins. Le paysage est charmant et, chose extraordinaire dans nos activités guerrières, d'un calme reposant.

Hier, aussitôt après avoir jeté l'ancre, sept avions ennemis apparurent. Un feu nourri de D.C.A. les accueillit. Ils réussirent à larguer bombes et grenades au prix de deux avions abattus. Aucun navire ne semble avoir été touché malgré un largage bien concentré sur la zone d'ancrage. Ce fut un joli feu d'artifice. Nous craignons une deuxième attaque car les cibles ne manquent pas. Les bateaux ont envahi la baie par centaines, c'est grandiose, ahurissant. La victoire est bien de notre côté.

10h00, nous dégageons les cales; je vais m'occuper des n° 4 et 5 dont j'ai la responsabilité.

Vendredi 18 août. Hier à midi le sous-lieutenant de Rochambeau, à bord de la Jeep *Dulcinée* touchait la terre de France. Dans l'après-midi une cale fut déchargée. Les manœuvres demandent un temps qui paraît long. Chaque véhicule est arrimé à des filins, puis, treuillé par une des grues du *liberty-ship*, est extrait pour être descendu dans la seule barge mise à notre disposition. Dès que celle-ci a reçu son tonnage, elle fonce vers la plage, abat son avant, et les véhicules s'élancent, dans cinquante centimètres d'eau, sur la rive aménagée par le Génie à l'aide de tôles perforées. Le tout se déroule dans d'excellentes conditions.

Les rotations de l'unique barge sont

lentes. C'est à croire qu'on n'a pas encore besoin de nous. Il est vrai que les nouvelles sont bonnes. Le front actuel se situerait sur une ligne formant approximativement un demi-cercle partant de Cannes, passant au nord de Draguignan pour atteindre un point à l'est de Toulon. Par contre, il paraîtrait qu'on accélère la mise à terre d'unités nécessaires à l'occupation du terrain.

Dans la matinée le capitaine quitte le bord pour rejoindre l'emplacement où son escadron se rassemble, après passage dans une *aréa* près de Cogolin où le *waterproofing* est enlevé.

Samedi 19 août. Le 18 à 12h00 le lieutenant René m'a fait remplacer aux cales 4 et 5 pour me permettre de descendre à terre afin de rejoindre *Dunkerque* et m'occuper de la radio. Passager de l'*half-track Duplex*... (ou plutôt co-passager avec le jeune bouc "Pico", orphelin récupéré au cours des combats), je ressentis une émotion intense quand le blindé commença à rouler sur le sol de ma patrie... Enfin la France.

Pendant que le conducteur de *Duplex* suivait les consignes qui lui faisaient prendre la direction de Grimaud puis celle de Cogolin, mes pensées s'en allaient vers ma famille et vers ma mère décédée le 18 février, voici exactement six mois. C'est seulement en arrivant sur la zone de rassemblement du 4^e Escadron, non loin de Cogolin, et à 3 km de Grimaud, que je pus enfin fouler le sol de ma chère patrie. M'agenouillant, mes mains nues recueillirent un peu de sa terre, déposée aussitôt

dans une enveloppe, me promettant de la répandre sur la tombe de ma mère dès mon retour à Alger.

Dimanche 20 août à 9h30 nous quittons Grimaud par le nord. De Puget, repartons à 16h00 vers l'ouest. Successivement nous traversons Rocbaron, Signes, Le Camp. Entre ces deux bourgs la colonne se trouve en détresse physique. Tous les équipages souffrent d'une conjonctivite aiguë. Les yeux douloureux pleurent. Le commandement est alerté. Rapidement une équipe sanitaire nous rejoint. Elle diagnostique aussitôt l'origine du mal : irritations provoquées par les poussières chargées en bauxite (minéral d'aluminium). Allongés sur les talus et, à la chaîne, lavages d'yeux et instillations de collyres. Une demi-heure se passe et nous allons bien mieux. Nous poursuivons notre chemin.

Lundi 21 août à 5h30, la progression vers Toulon reprend. A 6h00 nous sommes au Beausset avec les 2^e et 3^e Spahis. Le passage étant trop dangereux par les gorges d'Ollioules minées, nous quittons la grande route à Sainte-Anne et empruntons, sur notre gauche, un chemin de montagne passant au pied de la Barre des Aiguilles face au fort du Pipaudon pour revenir sur la route y accédant. C'est là que Magnien est tué. Premier mort de l'escadron pour la campagne de France... et il était originaire de Toulon. Toi, mon camarade qui nous chantais souvent « Mon petit cabanon » tu n'auras pas la joie de revoir ta ville natale. Ah ce Destin !

Nous atteignons ensuite Broussan, le



Une barge débarque des véhicules de la 3^e DIA

col du Corps de Garde et les Pomets sous des tirs effrayants, d'artillerie et d'armes automatiques, dont *Dunkerque* porte les traces. Les Boches tiennent solidement les forts. Les blessés sont nombreux, les morts aussi, dont Simoni du 3^e peloton. Les Allemands ont même tiré sur une colonne de prisonniers tuant un des leurs et un des tirailleurs qui les convoaient. Cette journée ne risque pas de s'effacer de ma mémoire, elle fut terrible. Vivement que Toulon tombe car il vaut mieux encore la montagne que ces places fortifiées d'où l'ennemi guette et cartonne.

En fin d'après-midi du 18 août le capitaine me demanda de me rendre à Grimaud pour rechercher un boulanger en mesure de nous faire du pain avec une partie des sacs de farine que nous avons

dans nos véhicules. Arrivé dans le village, je découvris une boulangerie sur ma gauche. J'entrai.

- « Bonjour Monsieur, pouvez-vous fabriquer des boules de pain pour mon unité? Air ahuri du gars — « Impossible, je n'ai pas de farine ».

- « Je vous en fournis ».

- « Ah! »... et le marché-troc est conclu.

Il ne me resta plus qu'à rendre compte, récupérer des sacs de farine et les livrer au boulanger. Je n'oublierai jamais l'expression béate du visage de cet artisan qui, ouvrant un sac, faisait glisser entre ses doigts la belle farine blanche, comme pour l'expertiser!

Levé à 7 h00 ce matin, après une bonne nuit, je me suis rendu à Grimaud pour prendre livraison des boules de pain.

Un bon pain, fabriqué en France. Une première distribution a eu lieu dans la joie, peut-on dire. Oh ! ce plaisir en croquant ce pain ! Le stock restant, évalué à une semaine de besoins, fut précieusement mis à l'abri dans un G.M.C. Je suis descendu ensuite dans une vigne qui s'étend à cent mètres en contrebas. J'y ai cueilli une grappe de raisins blancs, premiers raisins savourés sur la terre de France.

Les chars débarquent, quatre viennent de nous rejoindre. Alors que je suis devant mon poste un « parpaing » éclate sur la route à dix mètres derrière, puis un deuxième passe au dessus de l'half-track pour exploser sur le talus de droite. « Vitiello, lâche le frein et avance ». *Dunkerque* vient à peine de rouler sur quelques mètres, que le troisième obus arrive en plein centre de l'emplacement où nous étions. Je gare mon blindé une trentaine de mètres plus loin derrière un muret qui semble pouvoir le camoufler et pars prévenir le capitaine de mon changement d'emplacement. Les officiers présents, plongés dans l'examen d'une carte, ne se sont pas encore rendu compte de la proximité des arrivées.

Hier 23, nous avons encore eu « chaud ». L'artillerie allemande a tiré toute la journée. Nuit du 23 au 24 plutôt calme. Les résistances à l'intérieur de Toulon s'atténuent. J'apprends que le fort de Sainte-Catherine vient de se rendre. Si nous restons bloqués à Toulon, nous risquons de ne pas participer à la libération de la France. Patience.

Au P.C., pas de « pruneaux » depuis ce matin. Pourvu que ça dure.

Vendredi 25 août. Le matin nous sommes relevés par des éléments de la D.I.M. Nous sortons de Toulon par les gorges d'Ollioules et rejoignons Le Brulat. Pour la deuxième fois les habitants nous reçoivent des plus chaleureusement. Dans la soirée je vais au Beausset avec quelques camarades sous-officiers ; nous buvons un pastis.

Dimanche 27 août. Nous quittons Le Brulat dans la matinée pour Aubagne et Allauch. Bivouac installé avant ce village, après Les Quatre Saisons. Accueil toujours sympathique.

Lundi 28 août. Je déjeune et soupe chez le facteur des Quatre Saisons qui habite une ferme à 300 mètres du cantonnement. Emprisonné pendant cinq mois par la Gestapo pour détention de tracts, ses sept enfants l'ont sauvé.

Mercredi 30 août. Dans la soirée nous arrivons à Gréasque.

Jeudi 31 août. Matinée. Les installations sanitaires de la mine de charbon reçoivent l'escadron pour une douche générale.

- A 17 h 00 nous disputons un match de foot contre l'équipe du village.

- Dans la soirée, bal sur la place.

Dimanche 3 septembre. Après avoir quitté Gréasque le ler à 14 h 00 et traversé Aix-en-Provence, nous avons remonté la vallée de la Durance et traversé sur un pont de bateaux dans la région de Sainte-Madeleine. C'est une autre aventure qui commence... ■

Le char Tourcoing au débarquement en Provence

Jean-Pierre Sorensen

Maréchal des logis, il débarque en Provence le 15 août comme chef du char Tourcoing avec le 4^e escadron au 2^e Régiment de Cuirassiers. Après avoir été blessé près de Mulhouse, il est promu sous-lieutenant. Revenu à la vie civile, il suit des stages à Saumur et devient lieutenant-colonel de réserve.

Il est président national de l'Amicale des Anciens du 2^e Régiment de Cuirassiers.

Après un entraînement de plus d'un an dans le sud oranais, nous sommes amenés dans la région d'Arzew. Le *waterproofing* (colmatage par un produit graisseux, permettant au char de débarquer dans une profondeur d'eau d'un mètre cinquante) nous fait comprendre que le débarquement tant attendu approche !

Embarqués à Oran sur un LST (*Landing Ship Tank*), dix-sept chars Sherman sur le fond et une compagnie de 3^e Zouaves blindés sur le pont, nous naviguons pendant trois jours par une mer calme.

Arrivés le 15 août tôt dans la matinée, au milieu d'une nuée de bâtiments de toutes sortes.

Nous étions tous émus et inquiets, car les cartes des côtes où nous devions débarquer étaient hérissées de blockhaus et de défenses variées.



Après les chars, débarqués les premiers, c'est le tour des véhicules légers

Des tirs de bâtiments de guerre américains et français passaient au-dessus de nos têtes. Une demi-heure avant le débarquement prévu, je suis envoyé, avec les pilotes, faire chauffer les moteurs.

Au bout d'un quart d'heure, je sens ma tête qui tourne et, au bord de l'évanouis-

sement, j'arrive à monter à la coupée pour demander du secours. On s'aperçoit alors que l'équipage grec a oublié de mettre les ventilateurs du bord en route !

Tous les pilotes étaient évanouis. Ils furent allongés sur les plaques arrière des chars et les aide-pilotes, heureusement bien entraînés, purent prendre les leviers. Notre chance fut surtout, durant tout ce temps, de ne subir aucun tir de l'ennemi. Ce fut un sentiment inexprimable de toucher le sol de notre Mère-Patrie, débarquement si longtemps espéré, attendu.

Le temps était radieux, mais une forte chaleur amenait l'intérieur des chars à une température difficilement supportable. Des flaques de transpiration se formaient à mes pieds et l'on ne pouvait toucher le blindage qu'avec nos gants spéciaux.

Sur la plage de La Nartelle, bien peu de FFI pour nous accueillir ! Ce n'est qu'en arrivant dans Sainte-Maxime que l'accueil fut chaleureux... Très émouvant, bien que la population nous ait pris, au début, pour des Américains.

En effet, nous étions le régiment d'appui blindé de la 45^e Division Américaine, spécialisée dans les débarquements de vive force.

Pour essayer de remédier aux vapeurs d'oxyde de carbone et remettre sur pied les pilotes, on nous donna du lait à boire... mais certains ne reprirent connaissance qu'au bout de plusieurs heures. Nos équipages comprenaient cinq hommes : un pilote, un aide-pilote, également tireur d'une mitrailleuse avant, dans la tourelle le chef de char, devant lui,

assis, le tireur, et à gauche des protections de la culasse du canon de 75, le chargeur-radio. L'équipage communique par laryngophone (plaquettes placées sur la gorge). Le chef de char dispose en plus d'un micro pour communiquer avec d'autres chars du peloton (cinq chars) et avec le lieutenant commandant.

Ce n'est que dans l'après-midi, après un repas (?) avec les tristes rations américaines que l'ordre de départ fut donné. Aucune résistance n'étant annoncée, nous prîmes la route en colonne. Quelle route ! Un chemin tout juste assez large pour nos chars, et tournicotant vers la Garde-Freinet. Jamais les Allemands n'auraient pu penser que les chars pourraient l'emprunter...

Les Mayons, puis Gonfaron, accueil enthousiaste jusqu'à l'arrivée en vue du Luc où nous espérions avoir des renseignements par les Résistants et ce ne fut malheureusement pas le cas. Mon char, pris sous le feu d'un 88 put manœuvrer pour se protéger à l'arrière d'un petit bâtiment de vigneron. Mais mon char d'appui, le *Tonnerre* que j'avais prévenu par radio ne put éviter un tir meurtrier. Trois de nos camarades furent tués sur le coup. Le chef de char, maréchal des logis Bernier, courageusement sorti par le cuirassier Ferrand mourra dans l'ambulance que conduisait l'une de nos formidables ambulancières. Nous avons ensuite démoli le char *Tigre*.

Il est triste de dire que ces morts furent dues à la négligence ou à l'incompétence des FFI qui ne nous ont pas avertis de la présence des Allemands. ■

Des femmes

Monique de Quillacq

Mon engagement comme infirmière de la Croix Rouge, qui aurait eu ma préférence, exigeait absolument d'avoir vingt et un ans, âge de la majorité. Mais le recrutement dans le Corps Féminin des Transmissions se faisait sans la même exigence. J'optai pour ce dernier ! et finis par obtenir l'autorisation paternelle requise... Non sans mal, car ma mère ne fut jamais d'accord : mon père, trente-cinq après, avait encore présents à la mémoire ses souvenirs de la guerre de 14/18 qui lui fit perdre un bras en Champagne ! En dépit des réticences de ma mère, il donna son accord. Et je sus plus tard que ce fut, durant toute « ma guerre », trente-trois mois, un sujet de discorde entre eux.

En 1944, tout naturellement, se forma le Corps Expéditionnaire et les deux cent cinquante mille hommes de l'armée du général de Lattre de Tassigny formèrent l'Armée d'Afrique. On confia au général Merlin le soin de



ECPAD France

former le Corps Féminin des Transmissions. Parmi ces volontaires se trouvaient quelques fonctionnaires des Postes, alors sans emploi, et dont l'expérience fut précieuse, des jeunes filles coupées de la France et qui trouvaient là un moyen de regagner la Métropole... mais

Être bonne infirmière n'empêche pas de savoir changer une roue

surtout des jeunes filles animées de sentiments patriotiques et désireuses de contribuer à la libération du sol français.

C'est à Hydra, sur les hauts d'Alger, que s'installa, en juin 1943, l'École de Formation des Officiers du Corps Féminin des Transmissions. Les élèves

étaient logées, par dix, sous de grands marabouts, dans les bois de pins: cette période d'instruction comportait un peu de technique mais consistait surtout à nous préparer sur le plan psychologique (rapports humains et encadrement). On nous partagea en sections radios, téléphonistes, télétypistes. Fut créée aussi une section de B.C.R. (Bureau Central de Renseignements), composée de femmes qui suivaient une formation très spéciale de Deuxième Bureau.

Le matériel américain, récemment débarqué, faisait l'admiration de tous les techniciens. On nous distribua notre paquetage, américain comme le matériel: rations de savon, chocolat, chewing-gum, papier à lettres, que nous avons entassé dans notre sac marin.

Le 15 octobre, j'étais nommée chef de section, le 1^{er} mai sous-lieutenant et responsable de trente opératrices-radio.

La Compagnie 827 du 45^e Régiment des Transmissions était basée à Douéra, à vingt kilomètres d'Alger. Nous y avons mené quelque temps une vie de caserne, soumise à des rassemblements journaliers et à des revues de détails fastidieuses, en dehors de la formation technique qui se poursuivait sur ce nouveau matériel... mais nous étions impatientes de partir.

Il nous faudra attendre le 24 août pour embarquer à Alger, sans connaître notre destination. Nous sommes entassées sur le pont, en treillis, notre gros sac marin à proximité. Et nous espérons que nous faisons route vers la France, mais, au matin

du deuxième jour, nous entrons dans le port de Tarente et apprenons que nous venons en Italie relever la Compagnie 807 envoyée au repos. Là, nous saurons, sans beaucoup de détails, que les Alliés ont débarqué le 15 août en Provence, le général de Lattre de Tassigny le 16 à Saint-Tropez, à la tête de la 1^{re} Armée: deux cent soixante mille hommes et sept divisions dont deux blindées. Des régiments algériens et marocains constituent le corps de bataille le plus important des troupes alliées. Ces dernières comptent cinq cent mille hommes dont les trois divisions de premier choc du général Patch.

Le débarquement en Provence est un succès sans précédent. Le 19 août, les unités de la Wehrmacht reçoivent l'ordre de battre en retraite et les alliés avancent avec l'aide de la Résistance (maquisards, partisans..).

La 1^{ère} DB parcourt sept cents kms en quinze jours. Son objectif est de couper la route aux forces allemandes qui se retirent vers le Sud-Ouest. Le 24 août, à la tête de la 2^e DB, Leclerc entre dans Paris. Le 12 septembre, des blindés de Leclerc venant de l'Ouest font leur liaison avec nos unités de la 1^{ère} armée venant d'Afrique du Nord à quelques kilomètres d'Autun. Leclerc avait dit: « La vraie bataille sera gagnée le jour où les forces débarquées en Normandie et les armées venues de Provence auront fini par se rejoindre. »

En ce qui nous concerne, nous embarquons le 17 septembre à Naples sur des

Liberty ships, cargos que les Etats-Unis ont construits en grande série en vue du débarquement et qu'on appellera « chair à torpille » en raison de leur vulnérabilité. Le premier jour nous assistons, silencieux et dubitatifs, à une messe célébrée à bord avec absolution générale, privilège exclusivement réservé aux soldats allant au combat.

Après quatre jours de mer, nous arrivons en vue des côtes françaises. Mais les mines en mer et sur les plages n'ont pas encore été entièrement désamorçées et nous devons emprunter un itinéraire très précis. Nous descendons donc, les uns derrière les autres, par des échelles de corde, précédés ou suivis par nos sacs marins qui ne nous quittent pas, dans des péniches de débarquement qui font la navette entre le bateau et la plage. Nous avons de l'eau jusqu'à la taille et nous avons du mal à avancer, alourdies par nos Rangers et nos bras chargés de notre sac et dressés au-dessus de nos têtes casquées.

Nous posons le pied sur le sol français : nous sommes à Saint-André, près de Marseille. Certaines de mes « filles » métropolitaines embrassent leur terre natale qu'elles ne pensaient pas rejoindre un jour ! Le temps est beau et ensoleillé !

Nous attendons longtemps avant de nous retrouver dans notre premier cantonnement sur les hauteurs de Marseille où nous pouvons enfin nous changer ! C'était une maison désaffectée qui avait été occupée par les Allemands et nous passons notre première soirée dans l'obscurité :

sans électricité ! Couchées sur des lits de camp pliants livrés tardivement par l'intendance, nous passons notre première nuit en France. Il fait encore heureusement chaud en ce mois de septembre et le lendemain nous séchons nos vêtements sur les buissons environnants.

Plus tard nous serons logées dans une école désaffectée, avenue de la Timone. Je m'y rends en éclaireur, en *command-car*, avec un officier, pour organiser le cantonnement. Ce sera, à chacun de nos déplacements, mon rôle initial, avec le maintien du moral de mes « filles ».

Ce jour-là, arrivés dans la cour de l'école, nous trouvons sous le préau plusieurs civières recouvertes de draps. Nous pensions voir nos premiers Allemands... Stupéfaits, nous apprenons qu'il s'agit de Français, victimes de règlements de compte ! FFL, FFI, miliciens, collaborateurs, rivalités de clan...

Très vite, la Compagnie 827 quitte Marseille. Nous montons la vallée du Rhône et passons l'hiver près de Dijon. Nous sommes à Sochaux en janvier et février, cantonnées dans une usine d'automobiles désaffectée, puis au printemps nous sommes installés à Sélestat à vingt kilomètres de Colmar.

A chaque étape, nous installons radios, téléphones, télétypes et organisons les équipes de jour et de nuit. Nous transmettons informations et ordres, ce sera là notre mission.

Le 9 mai 1945 nous passons le Rhin à Kehl et après six mois d'occupation en Allemagne nous rentrons en Algérie le 28 octobre 1945. ■

Une infirmière dans la guerre

Mireille Adment-Cachau

Infirmière dans une unité chirurgicale, elle a fait, dans l'Armée d'Afrique, la campagne d'Italie puis le débarquement en Provence. Elle raconte, sous forme romancée dans *HEM Le Cirque des Fous*, cette ambiance héroïque. En voici un extrait.

Une lueur blême colore le ciel vers le levant. Le navire commence à reprendre vie. De gros filets épais aux larges mailles sont déployés par dessus les rambardes. Un des hommes d'équipage veut bien expliquer que les « passagers » vont descendre le long de la coque avec tout leur *barde*.

Nous sommes le 17 août 1944.

Des péniches de débarquement viennent se ranger le long de la coque du navire ; le ciel est devenu transparent ; l'eau calme est d'un bleu léger, on dirait que l'on joue à un jeu tout nouveau. Comme toujours, lorsque vient le moment de l'action, la crainte a disparu, faisant place à une espèce de curiosité.

Au dernier moment, nous sommes dirigées vers une petite porte de coupée, sur le côté, et embarquerons sur une navette, sans trop d'acrobaties.

Chacune s'assied comme elle le peut sur une des planches transversales, avec son sac sur les genoux, nous sommes au ras de l'eau claire, si la péniche ne brassait tant de liquide, on pourrait voir, comme sur nos plages à nous, des bancs de petits poissons argentés, de ceux qui virevol-

tent dans les remous.

Mais le moteur pétarade, l'hélice soulève d'énormes gerbes d'eau.

Tout autour, c'est une ronde affolée de bateaux pneumatiques.... La péniche arrive sur la plage à une allure folle qui la projette en avant dans un grand soupir de sable froissé. Bousculées, nous avons peine à retrouver notre équilibre, alors que la paroi avant de l'embarcation s'abat avec un grand « vlouf ». Il faut se lever rapidement, enjamber les banquettes en pataugeant dans les flaques.

Laurette, qui est de Marseille, se met à hurler frénétiquement : « Je suis arrivée, je suis chez moi, je vais revoir ma mère... Merci, mon Dieu ! » Son accent provençal éclate comme une sonnerie sur ce sable doré, sur ces rochers rouges.

Mais on ne nous laisse pas le temps de nous attendrir, des « tringlots » postés devant notre chaland de débarquement nous houspillent :

« Vite, vite, dépêchez-vous... quickly.... quickly... please... »

Ahuries, nous titubons sur l'étroite bande de sable, la seule où nous pouvons circuler sans crainte, de chaque côté de ce



Les lits sont souvent de simples brancards mais les infirmières sont toujours efficaces

sentier improvisé, de longues bandes blanches, ponctuées de têtes de mort, délimitent la zone déminée.

Lorsque nous arrivons en haut de la plage, nous avons enfin le droit de nous arrêter un peu ; notre péniche est déjà repartie pour un autre transport.

Dix sept août... Nous marchons...

La pente devient raide, les rares pins ne nous donnent guère d'ombre ; les arbustes épineux, couverts de la poussière de l'été, sentent fort les odeurs balsamiques du Midi... Nous marchons... Comme nous marcherons jusqu'au jour de la victoire.

Nous verrons bien que nos trajets sont courts, mais, pour nous, ceci ne change pas grand-chose : nous vivons sur une

autre planète, une planète appelée Douleur.

En ce moment, nous avons de nouveau des Marocains : des Goumiers du Grand Atlas, au profil d'aigle, aux traits burinés, qui ne craignent pas la douleur ; on les nomme les Tabors de Guillaume. Ils n'ont pas froid aux yeux ; les Allemands en ont très peur, et c'est justifié.

Un après-midi, alors qu'un petit bout de soleil lance son rayon doré à travers la chambrée, Mylène a une énorme surprise.

Emmitouflée soigneusement dans ses voiles blancs, le visage caché par le masque rituel, du moins c'est ce qu'il en semble, une femme musulmane est assise sur l'un des lits !

Époustouflée, Mylène s'avance pour lui demander ce qu'elle fait là. Qui lui a donné la permission ?

Mais toute l'absurdité de la situation lui apparaît soudain. Et puis, il règne dans la salle une drôle d'atmosphère. Tous les malades ont les yeux fixés sur elle, dans l'attente de quelque chose. Elle avance encore : cette femme a une drôle de dégaine ; elle paraît bien grande pour une femme des djebels. C'est ridicule, ... ce n'est pas possible ...

Alors, toute la chambrée part d'un immense éclat de rire, et les voiles, en l'occurrence de simples draps, partent dans tous les sens, révélant un Goumier de la plus belle espèce, au visage bronzé et à la barbe courte !

« Ça ! alors » s'écrie Mylène exagérant sa grande surprise, ça alors, vous m'avez bien eue ! »

Tout le monde se tord ; ça fait du bien de rire, de se moquer sans méchanceté de son infirmière quand on sait qu'elle ne se vexera pas.

« Oh, *Oulida blédi* (fille de mon Pays), dis la vérité, tu as marché ! tu y as cru ».

Il faut maintenant ramener un peu d'ordre avant que ça ne dégénère trop.

« Allons, les enfants, repliez-moi ces draps ; le Toubib va passer sa visite ; s'il voit ce désordre, il va me gronder, et vous, vous aurez de la fièvre ce soir ».

Le rayon de soleil a disparu ; dehors, il fait froid ; les feuilles, devenues dorées, tombent lentement ; mais nous, nous sommes à l'abri dans un cocon fait d'amitié et de confiance, que jamais, eux

comme nous, nous ne renierons ...

Les Africains ont été évacués ; ils sont remplacés par des patients venus directement du front, et qu'il va falloir, très vite opérer.

Il y a beaucoup de blessés du ventre qui ne doivent pas boire, bien sûr.

Des garçons de salle, inexpérimentés, qui circulent avec un gros broc d'eau, sont affolés, et viennent, à chaque minute, demander :

« A celui-là je lui donne à boire ? ou je lui donne pas ? »

Pourquoi faut-il qu'on nous change si souvent d'équipe, et qu'on ne nous octroie que des analphabètes ?

Dédée a une idée mirobolante :

« Regarde, on m'a donné des bandages rouges, je ne sais pas trop pourquoi. Si tu en accroches un morceau pour repérer et dissuader, crois-tu qu'ils comprendront ? » ... Sitôt dit, sitôt fait :

« Tu vois, là où il y a un ruban rouge, tu ne donnes pas à boire, c'est facile et si tu te trompes, gare à toi ! (elle pourrait aussi les menacer du Conseil de guerre !).

On arrive le soir dans un pensionnat.

Les salles sont déjà pleines de patients : il faut très vite se mettre au travail.

Mylène hérite d'un dortoir sous les combles, où les internes devaient essayer de dormir sous une ampoule poussiéreuse, pendue loin, dans les poutres.

Est-ce qu'un jour, peut-être après la guerre, on pourra enfin voir clairement.

Toute cette pénombre n'est pas propice à des soins opératoires.

Avec horreur, Mylène constate que les



E.C. - D. Fran. p

Tous les blessés ont admiré le calme et la gentillesse des infirmières

trois quarts des blessés ont au moins une jambe coupée. Le docteur explique : « c'est une nouveauté des Allemands en mines « anti-personnel » : elles arrachent les membres inférieurs, et sont difficilement décelables. »

Une autre chose est manifestement étonnante : les jeunes gens allongés dans les lits ressemblent plus à des enfants qu'à des soldats.

Un des sous-officiers, porteur d'un pansement à la tête, veut bien donner une explication, d'un air gêné « Ils sont très jeunes, effectivement, ce sont des engagés volontaires des territoires libérés ».

Comment a-t-on pu envoyer au « casse-pipe » des gosses sans préparation ? Le sous-officier confirme : « On les a laissés partir comme à la parade, sans expérience ;

ils se sont fait massacrer. »

Un des gamins avoue : « j'ai menti sur mon âge. En réalité j'ai quinze ans, ... nous ne savions pas ce que c'était que la guerre, mais nous étions impatients »...

Dans la cour, plusieurs ambulances sont stationnées on ne s'attendait pas à tant de blessés : le secteur semblait si calme...

C'est toute une compagnie qui est tombée dans une embuscade.

Une majorité d'Africains a succédé aux FFI. Ceux-là sont des durs à cuire, qui combattent depuis longtemps.

Le jeune capitaine qui les commande est dans un lit, au milieu de la salle ; il a une blessure au pied qui l'empêche de circuler mais il se préoccupe plus de l'état de ses soldats que de sa blessure personnelle. Ses Marsouins, eux, ne com-



Avant la dispersion dans les unités, une photo de groupe à Cavalairé

muniquent pas facilement; ils ont vécu, des mois durant, en vase clos, et s'estiment déshonorés de s'être fait blesser par l'ennemi dans ces conditions.

Mais c'est un impatient: « si seulement je pouvais m'appuyer sur une béquille, je retrouverais mes gars; ils ont besoin de moi. Nous combattons ensemble depuis tant de mois ».

Hélas! nous sommes dans un hôpital de campagne qui ne possède même pas un brancard roulant... Mylène essaye de le raisonner, mais elle aime bien cette fougue, ce sens du devoir, qui le mène à penser à ses hommes plutôt qu'à lui-même.

Deux d'entre eux, parmi les Noirs, ne vont pas bien! Ils n'ont pas de graves blessures mais refusent de se nourrir; ils s'entortillent dans les draps comme dans un linceul, se couvrent la figure...

Ils ne vont pas tarder à se laisser aller, à décrocher complètement; Mylène le

pressent. « Il faut que je leur parle, c'est le mal du pays, je connais ça, et puis c'est contagieux; les autres vont suivre... »

Impossible de le retenir; alors, boitillant sur une jambe, aidé par la jeune infirmière, cramponné aux barreaux des lits, il progresse vers le fond de la salle:

« Eh bien, Samba! la honte soit sur toi dis, dis-moi, à quoi tu joues! Tu es devenu une femmelette, O mon fils. »

Il arrache les draps; peut-être trop jeune dans son rôle de père, mais si crédible dans son rôle de chef, si émouvant.

L'Africain ouvre les yeux, comme désenvoûté...

« Tu vois cette infirmière, c'est moi qui te le dis, tu peux lui faire confiance, comme à ta mère, et tu vas m'écouter, sinon ça ira mal pour ton matricule... »

Tout le monde va mieux, après cette semonce assez inattendue, il faut le dire. ■

« C'était nous, les Africains... »

Maurice Crétot

Né à Tunis, lycéen à Constantine, il a dix-huit ans, début 1944. Appelé au 4^e Régiment de Chasseurs d'Afrique, il est détaché au peloton de protection de la base de la 1^{re} DB (commandée par le général Touzet du Vigier puis par le général Sudre). Après sa libération, il s'inscrit à la Faculté d'Alger où il commence une carrière d'odontologiste, qu'il poursuivra plus tard comme praticien, enseignant et chercheur à la Faculté dentaire de Toulouse.

Mers El Kebir, août 1944. Avec des centaines d'autres Français d'Afrique du Nord, j'embarque sur le transport anglais *H.M.S. Exeter*. Les Américains m'ont équipé de pied en cap et m'ont également appris à conduire un char *Sherman*. Il y a six mois, j'étais encore au lycée.

Arrive un camion de l'intendance française avec une cargaison de pain. Une grue en saisit la fournée et la présente au-dessus du navire. Le filet s'ouvre à un mètre du pont. Les miches s'échappent et s'éparpillent en roulant vers les bastingages. Les hommes courent après.

Du haut de leur passerelle, les officiers de sa Majesté, habillés de blanc, impeccables et aseptisés observent, goguenards, ce mépris de l'hygiène : me voilà presque gêné d'être français !

Au terme d'une traversée au cours de laquelle l'émergence incurvée du moindre marsouin est prise pour un sous-marin ennemi, inquiétude tempérée par les

patrouilleurs de l'escorte, nous arrivons devant Marseille, libérée depuis peu.

La porte avant du chaland s'abat sur le gravillon de l'Estaque. Je retiens mon pied une fraction de seconde pour mieux apprécier dans celle qui suit, le contact charnel de la mère-patrie !

L'instant reste gravé, intact, dans ma mémoire, nous gravissons les hauteurs de la cité phocéenne et progressons entre maisons démolies et végétation déchiquetée par la mitraille.

Des casques allemands, quelques bottes et divers équipements jonchent le sol par endroits.

Des officiers nous rassemblent à Saint-Marcel dans un camp de toile. l'intendance nous y oublie et nous laisse trois jours sans nourriture. Nous attribuons ce désordre irritant à l'inexpérience d'une jeune armée, au seuil de son apprentissage, et à l'avancée trop rapide de nos troupes.



Heureux d'arriver,
des «tankistes» du
5^e Régiment de
Chasseurs d'Afrique

Emus par cette situation, quelques habitants faméliques mais enthousiastes, nous apportent des pommes de terre bouillies. S'ouvre très vite, devant nous la vallée du Rhône, il fait beau, très beau. Saluant notre passage quelques paysans nous donneront tomates et salades, arrachées pour la circonstance de leurs modestes potagers. Un peu plus loin, de jeunes ouvrières, sorties d'une sucrerie rescapée de Montélimar, nous offriront

les derniers berlingots de l'occupation.

Nous serons très vite engagés en Alsace, sur le Rhin et dans la Forêt Noire.

Après un hiver sibérien, aux commandes de nos engins, nous défilerons pour la victoire, à Trèves dans le Palatinat, heureux de figurer parmi ceux d'Outremer, arrivés jusque-là achever la besogne!

Nous étions deux ou trois cent mille!

Pour la plupart nous n'avions pas vingt ans! ■

Lettre aux parents

Extrait d'une lettre émouvante, adressée par un garçon de dix-huit ans à ses parents, restés au Maroc, alors qu'il vogue sur un navire de guerre, en direction de la côte sud de la France. Comme tous ses camarades de la classe 1945, il est déjà sous les drapeaux depuis plusieurs mois. Son unité doit débarquer sur les côtes du Midi de la France. Il nous a demandé de respecter son anonymat.

16 août 1944

Ma Petite Mère, mon Cher Papa,

Il nous est, en principe, interdit d'écrire à qui que ce soit, y compris à nos familles. En principe seulement, car la plupart d'entre nous griffonne depuis ce matin pour raconter ce qui se passe. Raconter à qui ? Raconter, ensuite nous aviserons.

J'ai l'impression qu'après ces quelques mois d'apprentissage nous allons pouvoir enfin mettre en application tous les préceptes, patiemment enregistrés dans les camps du Maroc ou d'Algérie et, peut-être aussi de Tunisie. Les instructeurs américains du camp dans lequel j'ai fait mes classes, près de Casa, nous ont, très minutieusement, expliqué ce que nous aurions à faire lorsque le moment fatidique serait arrivé.

Il ne fait plus de doute que ce n'est plus qu'une question d'heures. Depuis hier des commandos dont nous ne connaissons ni la nationalité, ni l'ori-

gine, ni l'importance se trouvent sur le sol français.

Le premier coup de canon est venu ce matin, à l'aube, siffler la fin d'une sorte de récréation, vécue sur ce curieux rafiote qui nous trimballe depuis Oran. Réveil matin qui nous a surpris, blottis les uns contre les autres, dormant plus ou moins sur le pont. Nous avons préféré cette solution plutôt que l'inconfort d'une cale dortoir étouffante et nauséabonde.

Rien de ce que j'ai pu imaginer ne se passe. Pas de branle-bas, pas un seul ordre précis. Le calme à bord. Nos regards interrogatifs se croisent sans apporter l'ombre d'une réponse. Nous sommes tellement étonnés d'être là, dans des conditions si particulières, que nos réactions sont, avant tout, une sorte de béatitude faite de curiosité attentiste. Il me semble que tout peut arriver mais que, dans tous les cas, notre sort prochain est entre les mains de je ne sais quel sorcier invisible. Atmosphère impalpable dans un climat

surréaliste, le tout sur fond de bottes feu-trées et d'acier silencieux. L'acier des navires partout sur l'horizon, l'acier de nos blindés dormant dans la cale sous nos pieds, l'acier rutilant des pièces d'artillerie lourdes.

Notre adjudant fulmine depuis hier au soir après « cette bande de cons (pardon) qui s'imaginent que nous sommes venus jusqu'ici pour aller jouer au casino de Monte-Carlo et non pour venir en découdre avec les enfants d'Adolph ». Ce brave gradé que nous respectons puisqu'il a fait 39/40, a été fait prisonnier, s'est évadé au bout de quinze jours et a regagné le Maroc après tant d'aventures qu'il ne sait plus laquelle lui laisse le plus douloureux souvenir. Un baroudeur né qui ne peut que nous donner confiance.

Notre homme, cigarette au bec continue inlassablement d'arpenter le pont les yeux fixés sur cette côte qui se distingue assez mal dans la brume matinale. Il croise notre capitaine, l'interpelle respectueusement : « Mon capitaine je me demande bien ce que nous foutons dans ce coin, alors que les copains sont en train de faire le sale boulot, pendant que nous pourrions les assister avec nos grosses mécaniques. » Lire : chars de 30 tonnes.

« Vous savez, nous ne sommes pas en situation de juger de ce qu'il convient de faire de nos armes, de nos personnes et, de notre emploi du temps. Soyez patient, notre tour arrive, maintenez le moral de vos jeunes, évitez de vous montrer sceptique ou critique vous risqueriez de les inquiéter et ce n'est vraiment pas le

moment ». Notre capitaine maîtrise visiblement la situation. L'adjudant qui veut néanmoins faire prévaloir son sentencieux jugement ajoute en s'éloignant : « Oui mon capitaine mais quand même quelle bande de *kkkons*. » Le mot claque à nouveau. Il est définitif, ne souffre aucune réplique. Le capitaine nous adresse un sourire entendu, radieux, chaleureux, complice.

Les tirs sporadiques de l'énorme forteresse flottante avec laquelle nos voisins continuent de marquer bruyamment le temps qui passe.

Midi, la gamelle comme si de rien n'était. Les rations américaines, un quart de rouge de Mascara, le jus, et l'attente qui recommence.

Quelques copains, toujours mieux informés que les autres, prétendent que nos prochaines interventions se feront quelque part ailleurs et que, si nous ne débarquons pas, c'est tout simplement parce que l'on n'a pas besoin de nous. Il paraît que nous ferons la guerre dans quelques minutes ou au plus tard dans quelques heures. Qui en ce moment pourrait l'imaginer ? Oui, qui ? Certainement pas moi. Tout me semble irréel. Nous voici bien loin de toutes les angoisses imaginées avant le départ. Me voici bien loin de la gare de Rabat dans laquelle notre convoi a fait halte. Cette « Marseillaise » poussée par le millier de jeunes fanatiques que nous sommes devenus résonne encore dans mes oreilles. « Allons enfants de la Patrie » ! Eh bien voilà, nous y sommes et pour l'instant, RIEN.



ECPAD/France

Les côtes de France se dessinent enfin

Ne serait-ce donc que cela la guerre ?

Calme étrange. J'ai la conviction que dans une situation telle que la nôtre personne parmi nous et, moi, moins que tout autre, ne pense à la mort. Nous sommes trop imprégnés de la nécessité d'agir, de servir, d'atteindre notre objectif que, sans aucun doute, l'idée de notre mort ne nous effleure pas l'esprit une seule seconde. Mon obsession et celle de tous ceux qui m'entourent c'est la liberté de notre patrie. Vous avez su nous donner l'amour de nos trois couleurs et, les sachant bafouées, meurtries, anéanties, nous n'avons qu'une seule idée en tête : détruire l'infâme monstre.

J'ai dû interrompre ma petite rédaction pour répondre à un exercice devenu rituel.

Au coup de sirène, nous précipiter dans la cale, nous installer chacun à son poste dans cette carcasse d'acier et attendre la fin de l'alerte, puis remonter sur le pont. Nous en avons connu jusqu'à cinq dans une même journée. Je pense que c'est une façon comme une autre de nous faire passer le temps.

Sérénité intérieure. Le soleil commence à décliner. Des bruits, puis d'autres bruits, et encore des bruits, mais ce ne sont que des bruits. Attente. Sensation d'un néant qui ne finirait jamais. Et pourtant on ne peut pas nous avoir soumis à de tels entraînements, à une telle discipline féroce, à de telles contraintes, on ne peut pas nous avoir amenés, jusqu'ici, sur les rives de notre chère France sans que des

raisons profondes n'aient motivé les décisions de la bande chère à notre adjudant.

Tout à l'heure, demain peut-être, nos énormes machines déclencheront le tonnerre de leurs milliers de chevaux déchaînés, nos mitrailleuses et nos canons feront savoir que nous sommes bien présents et qu'ils sont, tout comme nous, suffisamment prêts pour que la victoire ne nous échappe pas.

Je passe de très nombreux instants à revivre cette vie, exceptionnelle pour des gamins de notre âge, lorsque nous nous entraînonions sous les ordres de nos cadres, Français eux-mêmes dirigés par deux officiers américains. Ambiance enthousiaste que nous avons connue tous unis dans un même idéal. Nous nous sommes convaincus de la justesse de notre cause. Je crois que, si Dieu me prête vie, je garderai de ces mois d'intenses préparations le souvenir d'une période que peu de garçons de mon âge auront le privilège de connaître.

La mutation du lycéen en soldat s'est amorcée insensiblement pendant ces quelques mois et j'ai la certitude maintenant que, dans quelques heures, le « lycéen soldat » va devenir inéluctablement « l'homme soldat ».

Comme tous ces jeunes qui m'entourent, nous n'aurons probablement jamais vingt ans. Si toutefois nous en revenons, nous aurons laissé nos vingt ans s'envoler avec le son du canon. « Monsieur Hitler, tu m'as volé ma jeunesse. Mais si ce n'était que ton seul crime ! Alors !... »

Je ne saurais absolument pas, chers Parents, vous expliquer la raison ou les

raisons, de ma conviction, mais j'ai la certitude en cet instant que je ne peux pas arrêter le cours de ma jeune existence. Attendez-moi. Je vais revenir. Dans combien de temps ? Je ne sais pas !... Je reviendrai. Il ne peut pas en être autrement.

De très affectueux baisers pour grand-mère et pour vous. Le ciel bleu.

Le vieux scout est prêt. Cette expérience de jeunesse, je m'en suis déjà rendu compte, m'est déjà d'une très grande utilité. Je ne doute pas que, dans les épreuves de demain, elle me soit encore très utile.

Encore de tendres pensées pour vous et ma douce grand-mère.

PS : je ne sais absolument pas comment une telle lettre peut un jour vous parvenir. Les circonstances présentes ne me laissent pas beaucoup d'espoir. Peut-être le vieux principe de la bouteille à la mer. Un peu aléatoire. D'autant plus que je n'ai pas de bouteille sous la main. Il paraît que le navire sur lequel nous nous trouvons doit faire la navette avec l'Algérie ou le Maroc après nous avoir débarqués sur la côte française. Peut-être l'un des braves marins pourrait-il se charger de la timbrer et de la poster. Pour l'instant les braves marins en question sont préoccupés par leurs interminables entraînements de base-ball. Les lourdes balles qu'ils échangent sans cesse sur le pont nous frôlent mais ces hommes sont d'une prodigieuse habileté dans cet exercice. Ils semblent complètement hors du temps présent tant leur passion pour ce sport est grande. ■

Lorsque Six-Fours Les Plages n'était que Six-Fours le Fort

Guy Caniot

Guy Caniot a participé à la libération de Six-Fours les Plages et à la reddition du fort de Six-Fours. Il raconte l'essentiel de cet important fait d'armes du 2^e Régiment de Spahis Algériens.

C'était le 21 août 1944. La veille, mon unité avait libéré Le Beausset en se préparant à assurer la reconnaissance, au profit du sous-groupe, commandé par le colonel Van Hecke, chargé d'interdire, par l'ouest, la route littorale aux forces allemandes du grand Toulon.

Parti du Beausset à 6 h 30, le 1^{er} peloton de l'escadron Baudouin du 2^e RSAR avait été arrêté, à la hauteur du viaduc de Bandol, effondré sur la route. Pendant que ce peloton recherchait un cheminement pour atteindre Bandol par les collines, je recevais l'ordre du capitaine Baudouin de flanc-garder à l'ouest notre sous-groupe, immobilisé sur la route rejoignant la côte.

Ainsi, nous était interdite la voie royale du littoral, allant de Bandol à Six-Fours, celle où s'embouteillent en cet été 2004, des centaines de voitures. Il y a soixante ans, elle était vide de toute circulation, même pedestre.

Ce fut donc par le « chemin de Toulon », partant du pont d'Aran que

nous fîmes la connaissance de Six-Fours. Ce chemin d'école buissonnière, trop poudreux, sentant bon la Provence, et bruissant de cigales excitées, chevauchait les collines en serpentant dans les pinèdes et les vignes où nulle habitation n'était encore construite. C'était un excellent escalier de service pour atteindre, discrètement, la plaine du Roy que dominait au nord, de ses 429 mètres, l'ouvrage du Gros-Cerveau et, au sud, l'imposant fort de Six-Fours (210 m). Le premier, étroitement complémentaire du second, devait se révéler un observatoire très efficace pour tous les canons allemands du secteur de Six-Fours. De leurs gueules assassines, ceux-ci attendaient les dix véhicules et les quarante-sept spahis que j'avais l'honneur de commander alors. A 10 h 30, tandis que nos automitrailleuses et nos jeeps de reconnaissance tapies à l'orée du bois, s'appêtaient à descendre vers la plaine du Roy, nous fîmes la connaissance de Six-Fours, non par ses plages accueillantes, si répu-

tées aujourd'hui, mais par un fort rébarbatif, occupé par des Allemands déterminés.

La prise de contact fut brutale, sous la forme d'un tir d'artillerie, concentré sur notre peloton, émanant de Six-Fours et de ses batteries satellites de Pierredon et du Plan.

Les obus arrivaient donc, drus et précis, dans un fracas d'enfer, sur notre position, abandonnée sur le champ et avec une grande célérité, ce qui limita nos dégâts à un blessé léger, des blindages et des carrosseries malmenées. Et, pendant vingt minutes encore, le bombardement se poursuivit sur nos positions abandonnées, pulvérisant simplement un pylône électrique.

Simultanément, nos camarades du sous-groupement, toujours immobilisés au viaduc de Bandol, subissaient avec des pertes sensibles, les tirs indirects de Six-Fours, dirigés par l'observatoire du Gros-Cerveau.

Dès le lendemain, nous pûmes neutraliser l'observatoire, dépourvu de moyens radio, en découvrant dans les vignes, la ligne téléphonique courant sur le sol, en direction de Six-Fours. Cette ligne, coupée par nos soins, devait cesser d'informer le fort, ce qui mit ainsi un terme à ses tirs indirects, le 22 août, vers 16 heures.

Quant à nous, toujours en vue de Six-Fours et de ses canons, il convenait de tirer immédiatement la leçon de notre cuisante expérience. Notre tactique devait donc désormais se limiter à des patrouilles légères et rapides ne pouvant constituer

un objectif pour les artilleurs allemands.

A l'exception de la garnison du fort, perché sur son piton, à l'abri de ses hauts murs et de ses gros canons, les positions ennemies, découvertes par notre éclairage, devaient se révéler extrêmement vulnérables, tant sur le plan tactique que psychologique.

Tel un essaim de guêpes, sans cesse en mouvement sous son nez, nous devions, en effet, destabiliser l'adversaire au cours des journées suivantes.

C'est ainsi que des raids rapides nous permirent d'enlever, à deux reprises, la garnison de Sanary : cinquante-six prisonniers le 22, soixante-huit le 23 août.

Très vite, et ceci grâce à deux Suisses (Mrs Roethlisberger et Muhlethaler), nous pûmes développer une action psychologique appropriée auprès des officiers allemands, sur le thème : « Vous avez en face de vous non pas des « partisans-terroristes » si redoutés de vos soldats, mais une unité militaire régulière de l'Armée Française¹. Or, nous savons, de bonne source², que cette unité va être relevée par des troupes sénégalaises impitoyables (Schwartz mit *gross coupe-coupe*!) qui risqueraient d'agir avec férocité. Votre intérêt est donc de négocier votre reddition le plus vite possible ».

Ce discours sera tenu d'abord auprès

1. Le peloton était constitué, pour l'essentiel, de chrétiens, de musulmans, d'israélites d'Algérie et de quelques métropolitains évadés par l'Espagne pour rejoindre l'Armée Française, ainsi que de deux jeunes Varois qui venaient de s'engager dans notre peloton, Moisi et Fernandez.

2. Ce qui était parfaitement exact.

des responsables des maillons, les plus faibles, de la défense du secteur de Six-Fours.

C'est ainsi que le 22, sous drapeau blanc, un lieutenant de la batterie de Pierredon se présente à mon P.C. de la Millière pour me faire connaître que son commandant de batterie souhaiterait parlementer avec moi. Accompagné de M. Muhlethaler, je me rends donc, le lendemain, 23 au soir, au pied de la position allemande dans mon A.M., *Rôdense*, arborant un drapeau blanc. Des chevaux de frise stoppent notre progression. Nous sommes donc contraints de poursuivre à pied, escortés par le maréchal des logis Labanille et mon pilote Goulon, sous la protection toute relative de mon tireur, le brigadier Forzy qui, l'œil à la lunette de pointage de son modeste canon de 37, suit notre progression, seul à bord dans la blindée.

Réception froide et rapide, rendue assez solennelle par mon interlocuteur.

Ayant reçu l'assurance que je suis officier et que les officiers allemands seraient soustraits à la vue des populations locales, mon interlocuteur me remet cérémonieusement son pistolet, ce qui conclut la négociation. Cinq minutes après, formés en colonne, les soixante-dix artilleurs prennent à pied la direction du Val-d'Aran, apeurés de n'être pas escortés... à cause de la menace « terro-



26 août 1944, le peloton Caniot reçoit la capitulation de la garnison du Fort de Six-Fours sous l'œil de mon tireur A. Forzy.
En-dessous « À la tourelle de mon AM je prends cette photo. »



CANIOT

Le général de Lattre de Tassigny félicite le peloton Caniot

riste » venant de la population !

J'embarque les officiers dans ma *Rôdeuse* pour le P.C. du sous-groupe où je présente nos deux amis suisses au colonel Van Hecke et au capitaine Baudouin, afin que ces derniers puissent examiner la poursuite de l'opération « reddition » au niveau du sous-groupe.

C'est dans ces conditions que le fort de Brégaillon va se rendre au capitaine Baudouin.

Le même jour, après un contact téléphonique avec le fort de Six-Fours, le brigadier Godet, dans sa jeep désarmée, devait accompagner sous drapeau blanc, Monsieur Roethlisberger jusqu'au fort. Le commandant allemand accepte d'ouvrir les discussions mais seulement avec un officier supérieur français.

Le 25, Godet a l'honneur de transporter, dans sa jeep, le colonel Van Hecke et nos amis jusqu'au fort, où la reddition est décidée. Le colonel français consent à ce que les Allemands détruisent le matériel

et les munitions avant de se rendre à mon peloton, le 26 août à midi.

L'Allemand tient parole. Le lendemain à 9 heures, une immense explosion se fait entendre tandis qu'un nuage de fumée noire couronne le fort.

Quarante-sept spahis sont là pour attendre les cinq cents Allemands qui se rendent à eux. Instant inoubliable. A midi, comme prévu, les portes du fort

s'ouvrent largement pour laisser sortir, officiers en tête, toute la garnison. Marchant au pas cadencé, en uniforme impeccable, les soldats allemands arrivent vers nous, comme à la parade.

Nous faisons monter les officiers dans nos véhicules afin de les soustraire au regard de la population et les conduire plus vite au P.C. du Pont-d'Aran. Sous notre escorte, sous-officiers et hommes de troupe rejoignent à pied, en croisant une compagnie de Tirailleurs Sénégalais dont la présence prouve que nous n'avions pas menti. Au préalable, le spahi Moisi me rapporte le drapeau allemand saisi par lui, à l'intérieur du fort.

Cette dernière défense allemande tombée, l'accès de Toulon par l'ouest est désormais ouvert, permettant ainsi à notre grand port de guerre de recevoir les convois alliés, dès le 13 septembre. A cette même date, à 700 km au nord, notre commandant d'escadron, le capitaine Baudouin était tué, en attaquant la citadelle de Langres. ■

D'Oran à La Nartelle

Pierre Guinard

Sorti de Saint-Cyr en 1936 dans les Tirailleurs Tunisiens, c'est comme capitaine de Zouaves qu'il débarque en Provence. Plus tard, il servira en Indochine et poursuivra sa carrière en Algérie avec les Tirailleurs et les Zouaves, alternant avec des périodes d'Etat-Major.

Aux ordres du commandant Letang, le 3^e Bataillon de Zouaves Portés, équipé de véhicules semi-chenillés et dont je commandais la 2^e compagnie, appartenait en 1944 à la 1^{re} Division Blindée (général du Vigier) et entra dans la composition du *Combat Command n°1* (général Sudre).

Le 6 juin, au retour d'une manœuvre devant de hautes autorités, le bataillon apprend la nouvelle du débarquement de Normandie. Dès le lendemain, il reçoit l'ordre de quitter ses cantonnements pour rejoindre la zone des *arées*.

L'instruction reprend alors pour plusieurs semaines, marquée en particulier, par un stage de *waterproofing*, technique destinée à protéger les véhicules de l'humidité en cas de débarquement dans l'eau.

Le 18 juillet, en présence des généraux du Vigier et Sudre, le *Combat Command* est passé en revue par le major général Truscott, commandant le 6^e Corps d'Armée américain. Dès le 21 juillet, les préparatifs d'un départ imminent s'accélérent, ainsi tous les véhicules gagnent la zone de *waterproofing* et sont mis en condition pour pouvoir se déplacer dans

l'eau. Le 1^{er} août, on y fait le plein d'essence et d'eau.

Le 3 août, l'ordre est donné de se fractionner par bateau. C'est ainsi que ma compagnie prend place sur le LST n° 1 (britannique) avec l'état-major du bataillon, un petit personnel de dépannage, le médecin et deux infirmiers, la section des transmissions et le 2^e Escadron du 2^e Cuirassiers.

L'embarquement a lieu dans la journée du 7 août, sur le LST1 *Bruiser*. Passent ensuite, toujours au port, trois longues journées d'attente, marquées par des exercices d'alerte aux sous-marins, et à la réception, par le chef de corps, d'un sac plombé contenant les plans et les cartes de débarquement, mais ne devant être ouvert qu'une fois le navire en mer.

Pronostics et discussions, sur le point éventuel de débarquement, constituent alors la distraction habituelle des cadres. Les relations avec l'équipage anglais sont bonnes. Les officiers mettent, à certaines heures, leur carré à notre disposition. Nous pouvons y prendre nos repas et y travailler. L'ambiance n'est, paraît-il, pas

la même sur le LST voisin, recevant notre 3^e compagnie mais d'équipage grec.

Notre *Bruiser* prend enfin le large le 11 août à 19 heures, se dirigeant d'abord vers le nord puis vers l'est. Le 12 à 8 heures, le bateau fait demi-tour en direction d'Oran, en repart à 20 heures en direction de l'est. Dans la journée, les officiers ont été mis au courant du point de destination et ont touché les cartes. Nous sommes alors en convoi, avec trois autres navires et deux escorteurs. Le 13 août à 13 heures, nous passons au large d'Alger, revenons vers l'ouest durant une heure, puis repartons vers l'est, doublés alors par une escadre de cinq bateaux de guerre dont un cuirassé.

Nous sommes rendus assez perplexes par tous ces changements de cap. Enfin le 14 août, nous piquons vers le nord-est, passant au large de la Sardaigne, doublés par une autre escadre de guerre. Les officiers du bord reçoivent les officiers français à leur table. Aucun avion allemand n'a été signalé. Le débarquement est prévu pour le 15 au soir. Le 15 au matin, des messes sont célébrées à bord. Les derniers préparatifs sont faits, les hommes se mettent en tenue. Nous guettons tous avec émotion les côtes de France.

Toute la flotte de débarquement est en vue, impressionnante et magnifique armada de bateaux de débarquement, de transports, de navires de guerre dont une division française, avec le cuirassé *Lorraine* et le croiseur *Montcalm*, continuant à tirer sur la plage de Fréjus-Saint-Raphaël qui résiste encore. Notre *Bruiser* croise au large de Fréjus où nous devons aborder, derrière

les premières vagues américaines qui n'avaient pas encore réussi à prendre pied. Le commandement américain, ayant besoin d'urgence de nos blindés, le *Bruiser* est dérouté sur le cap Sardineau, La Nartelle où la résistance allemande vient d'être réduite.

Notre débarquement commence à 20 heures, sur un ponton que le génie américain a déjà mis en place. Nous sommes survolés par un avion allemand qui est là, semble-t-il pour surveiller et n'intervient pas. Nos véhicules franchissent le « mur de la Méditerranée » et vont se faire *dewater-proofer* dans une vigne voisine. En quittant le LST, nous avons vu plusieurs bateaux repartant pour l'Afrique du Nord avec des prisonniers allemands.

Après avoir *dewaterproofé* nos engins, le 16 août à 4 heures du matin, nous traversons Sainte-Maxime où les quelques habitants qui nous voient passer nous prennent pour des Américains. Nous gagnons ensuite le carrefour des routes du Muy et du Plan-de-la-Tour, en attendant l'arrivée des chars dont le *dewaterproofing* prend plus de temps que celui de nos *half-tracks*. Sous les ordres du commandant de Lagarde, Gonfaron est atteint et libéré sans pertes pour nous et avec onze prisonniers allemands. Liaison est prise avec les Américains et le lendemain 17 août, nous reprenons la progression, en direction du Luc où le contact avec les Allemands est malheureusement dur pour nous : un sergent tué et quatre hommes sérieusement blessés. Les cuirassiers, quant à eux, perdent leur premier char.



Le lendemain, nous atteignons Carcès, après un violent accrochage, au cours duquel nous faisons quarante prisonniers. Le 21, notre groupement cesse d'être à la disposition des Américains et repasse aux ordres de la 1^{re} Armée Française pour participer aux opérations sur Marseille.

Soixante ans plus tard, et avec l'état d'esprit d'un homme de quatre-vingt-douze ans, il me semble que j'ai encore en moi cet enthousiasme qui était le nôtre, ce bonheur de savoir que nous étions là pour aider à la libération de la France et que, tandis que la capitale était libérée, nous étions, nous aussi, des artisans de cette libération. ■



A la fin d'un long voyage c'est, pour tous les soldats, l'inconnu des batailles, l'espoir de la victoire

La balade des Éléphants

Jacques Thibaut

Né à Alger en 1921. Après une préparation à l'Agro, il est mobilisé en 1942, aux Chantiers de Jeunesse puis au 6^e Régiment de Chasseurs d'Afrique. Il débarque en Provence fin août, et fait toute la campagne de France, jusqu'en Allemagne. Revenu à la vie civile, il est chef de plantation au Dahomey. A Alger, il s'occupe d'exportation de fruits et de primeurs puis est rapatrié à Narbonne où il est entrepreneur de travaux publics.

Notre embarquement avait eu lieu sur la plage de Port-aux-Poules, à l'est d'Arzew dans un L.S.T. Drôle de bateau avec son étrave s'ouvrant par deux portes sur un plan incliné donnant accès à une grande boîte rectangulaire, la cale du bateau.

Et, à l'intérieur, s'étaient engouffrés un à un nos *shermans* de trente tonnes du 6^e R.C.A., pour se ranger côte à côte sur six lignes et bout à bout.

Les pachydermes abandonnés avaient l'air bien tranquilles, leurs équipages, par des portes latérales, pénétrèrent dans les coursives, situées entre la coque et les parois du garage. Des couchettes métalliques individuelles, relevées contre les parois intérieures laissaient libre le passage pour se rendre vers l'arrière. Là, se trouvait la cuisine, self-service à l'américaine.

Si l'on se référait au bruit des machines, rapidement, nos bateaux se mirent à marcher bon train. La mer relativement calme les premiers jours devint plus hargneuse.

Une nuit, nous comprîmes aux mouvements du bateau qu'une belle tempête

s'était levée. Certains d'entre nous semblaient mal le supporter. L'on entendait bien quelques bruits sourds semblant provenir des entrailles du navire, mais c'est l'esprit bien tranquille que nous intrigue une certaine agitation du côté de l'équipage. Les bruits que nous entendions devant de plus en plus violents n'étaient pas dus au ressac, mais aux chars qui s'entrechoquaient et se baladaient dans la cale, se heurtant même aux parois.

La situation paraissait, tout à coup, plus sérieuse. Réquisition fut faite des membres de l'escadron encore vaillants. Et « la descente aux enfers » commence. Une lumière blafarde nous accueillit dès notre entrée dans le garage en même temps que nous saisissait le bruit assourdissant des chocs des chars entre eux ou contre les parois avec, pour notes plus aiguës, le crissement des chenilles d'acier ripant sur la tôle.

Ahuris, nous regardions le spectacle, nous demandant quoi faire. Lorsque les marins, pointant du doigt, nous montrèrent les énormes chaînes suspendues au

Munis de leur dispositif du *Waterproofing* les engins sont débarqués du Fort Gaspéreau



plafond munies de manilles. Il ne nous restait plus, dirent-ils, qu'à visser ces dernières aux grosses poignées soudées sur les blindages des chars.

En avant donc ! et attention aux chocs ! en sautant de plateforme en plateforme tout en contrôlant le mouvement pendulaire des chaînes. L'opération se fit pourtant sans membre cassé grâce à une agilité de

chat dans ce décor dantesque. L'arrimage réalisé, tout en continuant à se balancer, les engins furent limités dans leurs mouvements. Une cloison ne risquait plus d'être perforée, ni la cargaison glisser d'un seul bord dans un mauvais coup de roulis.

Quand tout fut fini deux heures plus tard, les Éléphants suspendus continuaient à se balancer, mais le danger était paré. ■

Sur la plage, la première messe

Philippe Lamarque

Docteur de l'École Pratique des Hautes Etudes, il est très intéressé par l'histoire militaire et a publié plusieurs ouvrages dont le dernier est consacré au débarquement en Provence. Il publie un recueil de nouvelles *Un été en Provence* (Les 3 oranges). Voici un extrait.

Pendant le transbordement, le capitaine Richard, du 1^{er} Régiment de Tirailleurs Marocains, tend l'oreille à une conversation de deux adjudants-chefs rappelés. Avec sa frêle carrure d'adolescent, il semble encore plus fluet depuis qu'il a été amputé d'un bras en 1940, après une grave blessure au combat. Il a des comptes à régler: « n'en parler jamais, y penser toujours », comme disait Barrès à propos de l'Alsace-Lorraine. Sa tête aux joues maigres semble flotter, sous le casque Adrian, trop grand, qu'il a cabossé en Italie. Le regard perçant trahit la véritable nature de ce dur authentique qui ne vit que pour la revanche.

Taciturne, il n'a aucune envie de participer au dialogue des deux colons de la Mitidja qui aimeraient mieux rentrer chez eux, une fois la besogne accomplie. Le capitaine Richard, excédé, a tourné les talons. Il vient d'ajuster les fermoirs de son paquetage. Il faut beaucoup d'adresse et de précision pour vivre dans la guerre avec un seul bras. Rien de trop, le strict nécessaire, une école d'austérité spartiate, un équipement qui fait presque partie de la peau,

telle est la vraie silhouette de ce moine-guerrier.

Ce que sa main manquante ne peut plus prendre, est accroché à une place très étudiée, sur les harnachements, ajustés comme une cordelière sur une bure. Chaque accessoire tient une place précise: le porte-carte, la lampe électrique, le couteau de combat refourbi dans une ancienne dague S.A., une grenade à tout hasard, l'étui jambon du revolver 1892, parce qu'un manchot serait bien embarrassé à manœuvrer la glissière d'un pistolet automatique, la boussole 1922, le bidon américain.

Richard a renoncé, par force, au ceinturon d'officier français modèle 1931, confectionné dans un cuir d'une qualité exceptionnelle avec des coutures selliers, inadapté aux nouveaux équipements américains. D'une seule main et en une seconde, il est capable d'enfiler le brêlage, impeccablement réglé. Un soupçon imperceptible de coquetterie affleure sur le visage, barré par les jugulaires du casque, du très élégant box-calf tressé comme en vendait le rayon des officiers à



Croyants ou non croyants, à l'approche des combats, tous se sentent concernés

la *Belle-Jardinière* avant 1939. Tout le sépare du mode de vie des deux colons de la Mitidja déjà enrobés par l'âge mûr comme leur raisin.

Il n'aura pas su aimer la guerre, mais flirter avec la mort se paye un jour ou l'autre. Richard sait d'avance que la meute des journalistes va le trahir, que le peuple tout entier va le classer parmi les réprouvés, que le pays, dans son ensemble, reste

enfermé dans des contradictions et des mensonges que le soldat, créature simple par excellence, paye de son sang.

Mourir sur la piste garce et cruelle: un jour tu sauras l'aimer, parce qu'elle t'aura tout donné.

Sur la plage, face au *Circassia*, l'aumônier Py célèbre la messe devant l'autel de fortune. Au moment de l'Élévation, il se sent encore plus ému que lors de la messe,

face à Cassino ou à Rome. Les clairons remplacent les cloches et les sonnailles de l'enfant de chœur. Les têtes se courbent, celles des plus humbles soldats comme celle de leur grand chef Monsabert, en même temps que l'étendard du 67^e d'artillerie. Pour *Mon-sabre* (comme le nomment les soldats), les dix-neuf navires de sa division évoquent les galères des croisades cinglant vers Saint-Jean d'Acre, signe de la Providence en cette fête de l'Assomption. Après *Ite missa est* du prêtre catholique, le pasteur protestant Chantoney prononce un bref prêche, parlant encore de la France, « notre patrie à tous, chrétiens et musulmans ».

Au fond des cales, un *Te Deum* monte par les écoutilles, repris en cœur par une foule d'hommes entassés qui trompent leur impatience. Tout le répertoire y passe, y compris l'ancien chant de guerre des zouaves pontificaux. Dans un son irréel, des voix de femmes sortent des cales, amplifiées et rendues plus rauques par les vibrations dans les membrures métalliques : ce sont les jeunes Rochambelles qui entonnent un hymne marial.

Face à la plage, les chalands déversent leurs « passagers » et leur chargement, au rythme lent, interminable, prévu par la procédure de sécurité des majors de plage. La pesante noria dure quarante-huit heures, au fur et à mesure des délicates manœuvres, au cours desquelles les vagues de chalands se succèdent, cédant leur place à ceux qui ont jeté l'ancre au large. Leurs pilotes posent les coques à

fond plat avec le plus de doigté possible, dans un fracas de tôles raclées, pour éviter une voie d'eau. Dès que l'échelle de coupée heurte le fond à son tour, les troupiers surchargés de paquetages, s'aventurent sur la pente instable, puis se jettent dans l'eau pour patauger jusqu'au rivage. Regroupés à pied sec, la piétaille trempée reprend courage : des chants plus rythmés que les cantiques s'élèvent, parfois « c'est nous les Africains ou même encore « Maréchal, nous voilà ».

Perdu dans la foule de ces maghrébins de souche ou d'adoption, le sergent Mansour, musulman de stricte observance, fils d'un cheminot algérien, porte au cou une médaille de la sainte Vierge, la *Madame d'Afrique*. Il a conscience de vivre en pleine légende avec son illustre chef, ne sachant plus s'il voyage dans des contes de djinns ou dans le merveilleux chrétien.

Il vient de déclarer, avec une emphase ostentatoire, à Monsabert lors de l'embarquement : « à présent, mon général, c'est à la vie à la mort ». Le général avait souri avec bonté. Le général ignore à ce moment que son fidèle chauffeur personnel va être le premier tué de la division algérienne, honneur qu'il partage avec Texier, le premier mort français. Atteint par la limite d'âge, blessé en Tunisie et en instance de réforme, Noël Texier a tenu à combattre en métropole. Son destin s'achève par une longue nuit d'agonie au pied du cap Nègre, ce sergent ayant interdit à ses commandos d'Afrique de secourir les blessés au détriment de la mission prioritaire. ■

Abdallah et son capitaine

Joseph Peyré

Joseph Peyré a toujours eu le goût des grands espaces solitaires, des paysages brûlés par le soleil, où les passions des hommes se révèlent dans leur plénitude.

Depuis quarante-huit heures, le capitaine de Lesparre était étendu sur son lit de sangle et se refusait à voir qui que ce fût. Quémanteurs et plaignants s'amassaient, et les mokhaznis avaient peine à dégager la porte. A la tombée de la nuit, le capitaine accepta pourtant la présence d'Abdallah, seule assez discrète pour son mal, malgré la stature de l'homme.

Et Abdallah, qui savait d'instinct comment se conduire en toute circonstance, au lieu d'adresser la parole à son maître, se mit à piler le sucre pour le thé. Le thé est bienfaisant. Aux dernières gorgées de son troisième verre, le capitaine se confia. Mais pourquoi expliquer les choses à Abdallah ? Déjà l'Aït Ouzrou avait tout vu, et c'était lui qui commentait. La guerre était ainsi, avec ses hauts, ses bas. Tantôt on gagnait, tantôt on perdait. Et celui qui perdait attendait et faisait le mort, jusqu'au jour où il croyait pouvoir prendre sa revanche.

- Tais-toi, tu n'y entends rien.

- Chez nous, ça se passait comme ça. Lorsque les Aït Ouzrou avaient manqué leur coup sur les troupeaux des Saadane, et que les Saadane étaient venus mettre le feu aux douars, les Aït Ouzrou avaient

demandé la trêve. Et, l'été d'après, ils avaient repris le baroud avec l'aide de leurs cousins d'Iknioun, et ils avaient ensemble razié les Saadane jusqu'au Rheris. Le baroud n'est jamais fini. Il n'y a qu'à trouver des cartouches.

- Je te dis que tu n'y entends rien, au baroud.

- Peut-être.

Mais Abdallah n'était pas là, en pareil jour, pour discuter sur lui-même. Il avait un autre devoir à remplir. Et, quoi qu'il lui en coûtât, il ajouta :

- Vous les Français, vous êtes toujours les plus forts à la fin.

Le capitaine écoutait, sans en avoir l'air, Abdallah qui avait, comme les siens, le don d'argumenter :

- Va raconter ça à d'autres, va, et fous-moi la paix.

S'il y avait quelque différence entre l'exemple des Aït Ouzrou et l'armistice, dont la radio commentait encore les conditions, l'explication d'Abdallah était pourtant assez habile, et pouvait servir, avec des gens qu'il fallait convaincre par des rapprochements familiaux. Un champ nouveau s'ouvrait à la vocation de parleur

d'Abdallah. Abdallah avait tout annoncé, avec sa parabole des Français, des Saadane et des Aït Ouzrou. Car le baroud allait reprendre, malgré l'aman de l'été de pluie. Ces malins de Français avaient bien joué. Et l'heure d'Abdallah avait sonné. Il avait, en effet, mûri son grand dessein, qui était de suivre son capitaine. Dessein qui tenait dans un mot, mais pouvait suffire à un homme.

- Tu pars au baroud, avec le goum? avait-il demandé à son chef.

- Nous serons en route avant la lune.

- Je pars avec toi.

- Toi? Il faut savoir tenir un fusil.

Le capitaine riait. Sans doute en savait-il long maintenant sur le passé d'Abdallah. Car ils avaient l'un et l'autre des malices à en revendre. Mais, il voulait jouer le jeu.

Les goumiers étaient justement au champ de tir, pour le dernier entraînement au poste. Le groupe, près de tirer, venait de s'aligner. Les hommes défaisaient leur *khiout*, pour y appuyer le fusil, dans la position du tireur couché.

- Tu me laisses essayer? demanda Abdallah.

Plus vite que nul autre, il défit sa *rezza*, se coucha, épaula, crâne rasé.

- Feu à volonté! ordonna le sous-officier.

- Feu à volonté, répétèrent les goumiers.

Les coups de feu claquèrent, cinq par homme, espacés comme il convient quand il ne faut pas perdre une balle.

- Terminé! firent l'un après l'autre les

tireurs, en se relevant et en ramassant leur *khiout*.

Abdallah n'eut même pas besoin de courir à la cible. L'ancien baroudeur savait que son tir était le mieux groupé, et que c'était à lui que revenaient les cinquante francs de la prime. Mais il ne pensait guère aux cinquante francs. Il chercha des yeux son capitaine.

- Tu croyais que je ne savais tuer qu'avec une brique? lui fit-il.

Le surlendemain, l'ancien guerrier des Aït Ouzrou, Abdallah, partait pour la guerre comme goumier. Mais, avant de reprendre sa place auprès du capitaine, il devait faire son temps dans le rang. Les places se méritent au paradis. S'il était résigné sur ce point, Abdallah l'était beaucoup moins sur le chapitre de la tenue, où il avait ses habitudes et sa coquetterie. Or sa *djellaba* de laine brune de goumier était tout effrangée, les courroies de son équipement saharien toutes rafistolées, et les semelles de ses naïls prenaient l'eau.

- Tu t'habilleras sur place, au baroud, lui avait promis le capitaine.

Il faut bien que le baroud serve à quelque chose, parfois.

Mais, dans ce sale djebel tunisien, où l'on se déchirait aux épineux, y avait-il le moindre espoir de ramasser une tenue convenable? Le capitaine lui-même avait dû commencer la campagne de Tunisie avec un cheval qui avait plutôt l'air d'une chèvre. Il préférait pourtant encore cette monture de misère à la jeep qu'il venait d'essayer en reconnaissance de nuit, dans



ECPAD/France

Le rêve d'Abdallah, ne pas quitter son capitaine...



En route vers Marseille, les fameux brêles des goumiers marocains

les fondrières de boue, et dont il venait de descendre gelé.

La salle d'hôpital était chauffée au rouge. Abdallah dormait encore, le drap rabattu sur la tête, comme aux jours où il brûlait de fièvre, mais ce n'était que par plaisir. La neige pouvait tomber, à présent. Elle n'entrait plus dans ses souliers américains, elle ne gelait plus ses pieds morts. Sale neige des Vosges, contre laquelle l'Aït Ouzrou n'avait eu aucune défense. Car, dans sa montagne natale, au temps des tempêtes d'hiver, il restait tapi près du feu, dans la chaleur des bêtes, laissant les femmes aller à la corvée de bois. La campagne avait été longue : le débarquement dans la pinède de Beauvallon, la route des Maures et le dur baroud de Marseille, et puis, la remontée de la vallée du Rhône jusqu'aux Vosges, où Abdallah avait été enfin blessé et promu *moqqadem*. Une campagne de piéton, accablée sous la

poussière et sous la neige, comme si les camions avaient à jamais été interdits aux goumiers. De l'équipement américain, l'Aït Ouzrou n'aurait touché que les rations, les godasses, et le casque, qui pendait à la tête du lit, et sous lequel il venait de terminer la guerre.

Car la guerre était finie, pour Abdallah.

Mais il se consolait de sa blessure. Dieu, en effet, avait voulu combler son vœu, et ne pas le séparer de son capitaine, devenu enfin commandant. Le même obus — n'étaient-ils d'ailleurs pas toujours à côté l'un de l'autre ? — les avait renversés, le commandant et lui. Pour la première fois, Abdallah n'avait pas pu se porter au secours de son chef. Mais il se rattrapait, maintenant. Etant en pleine convalescence alors que le commandant était encore cloué au lit par sa blessure, il se levait dès que l'heure le permettait et allait lui donner ses soins. Car l'infirmière chargée des pansements faisait tellement souffrir le blessé que celui-ci avait demandé à Abdallah de la remplacer. Là, comme ailleurs, l'Aït Ouzrou avait des mains miraculeuses, de véritables mains de guérisseur et si bien qu'il devait raconter, plus tard, comment il avait arraché son chef à la mort. ■

Visions de guerre

Jean Brune

Jean Brune né à Aïn-Bessem en 1912. Écrivain, journaliste, dessinateur de talent, il est mobilisé en 1938 puis en 1943. Il participe au débarquement de Provence et à la campagne d'Alsace. En Algérie il prend parti pour l'Algérie française. Expulsé d'Algérie en 1960 il part à Nouméa où il meurt en 1973.





waterproofing en avant et en largeur



debarquement

La Nastelle

Le convoi est arrivé devant la Nastelle à huit heures du soir.

La bataille avait commencé le matin, mais elle avait escaladé les pinèdes, les mas, les collines chaudes et progressé dans la poussière des chemins à travers les vignes.

Les hommes avaient ému leur enthousiasme à contempler depuis quatre heures la ligne bleue, sans cesse précisée, qui était la France.

Ils regardaient la plage et les villas.

L'ombre les rapprochait en les noyant dans un rêve imprécis.

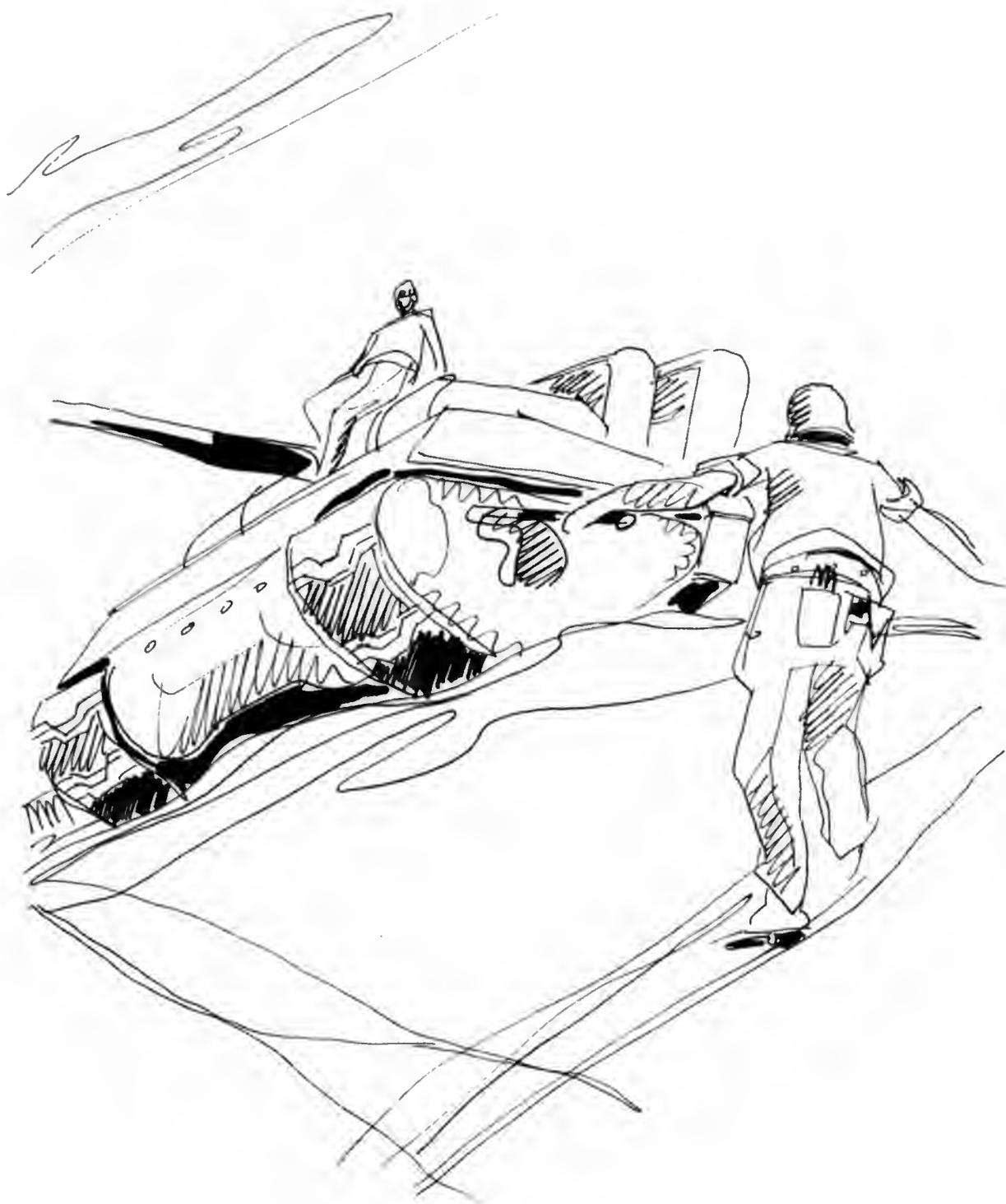
Un silence inquietant caressait les choses.

Il était tellement inattendu en ce lieu qu'il ajoutait à ces cauchemars où des événements fantastiques se précipitent en gestes silencieux de projection cinématographique.

Il passait dans l'espace des secondes exceptionnelles comme celles qui doivent précéder l'apparition des miracles.

Les hommes le sentaient confusément.

Ils attendaient à la porte d'un monde inconnu et ils cherchaient la main du Dieu qui soulèverait le voile pour eux avant de les précéder.



dunes de Saint-Tropez



char posté dans les alpes